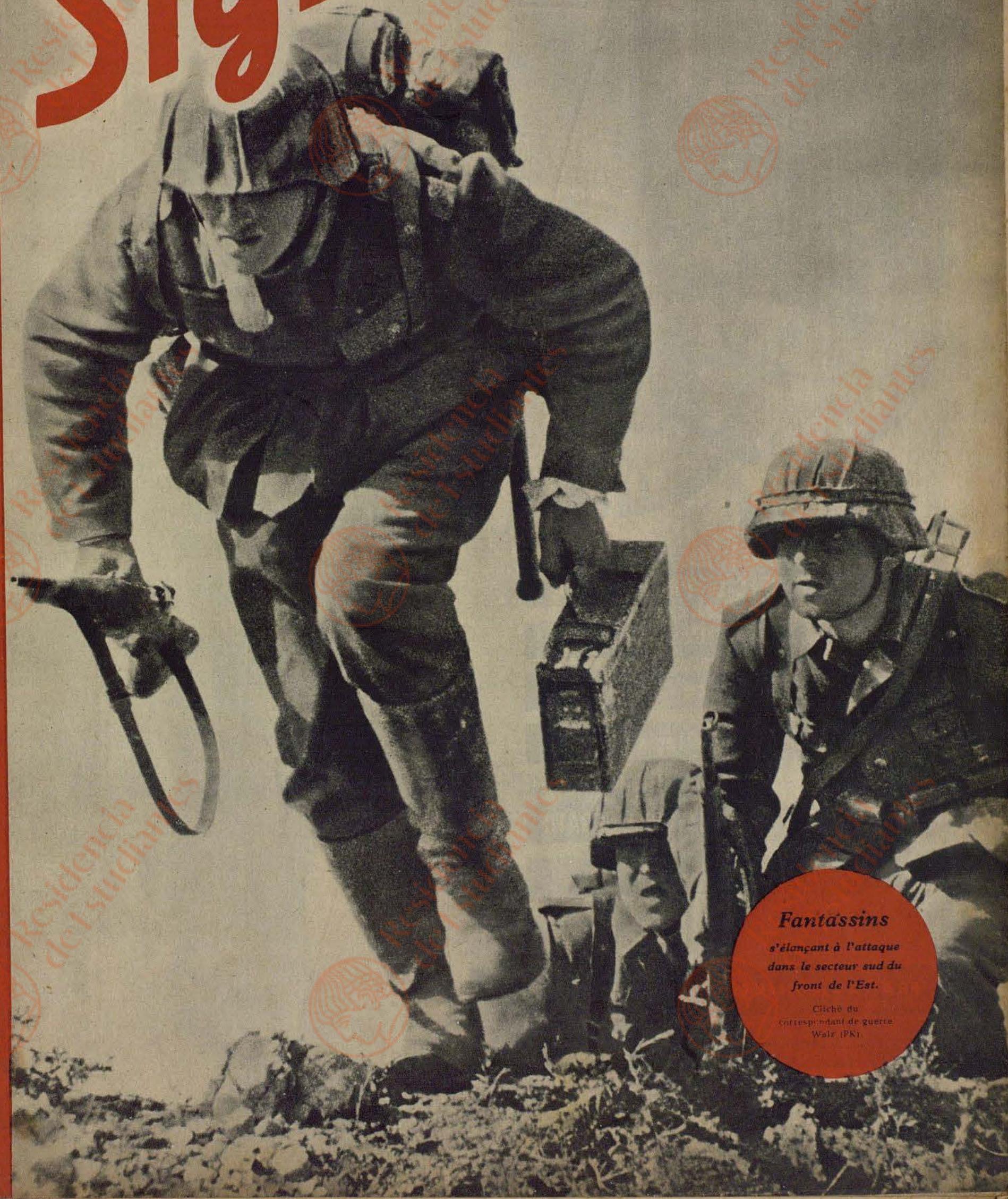


Signal

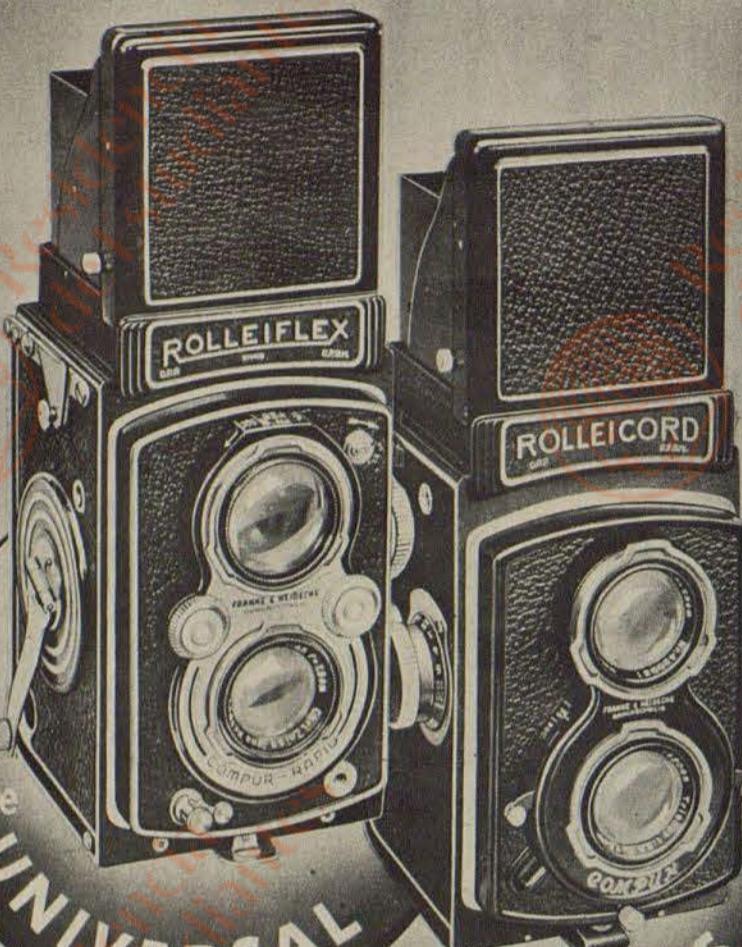


Fantassins

s'élançant à l'attaque
dans le secteur sud du
front de l'Est.

Cliché du
correspondant de guerre
Walz (PK).

Rolleiflex
Rolleicord



Die
UNIVERSAL KAMERAS

Pour

TOUS GENRES DE PRISES DE VUE

Sport • Paysage

Portrait • Science • Technique

Pour "croquer les sujets"

Pour

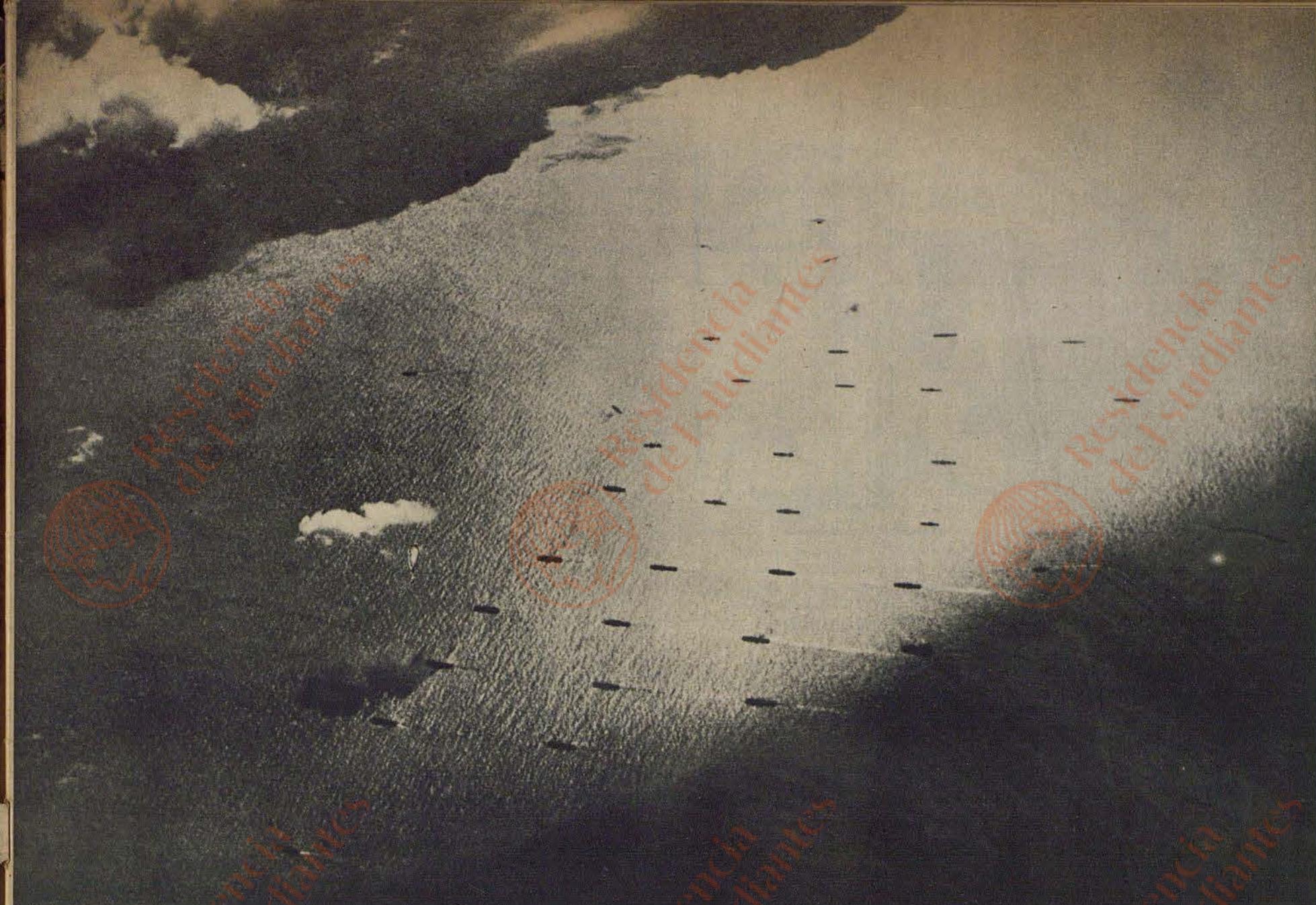
N'IMPORTE QUEL MATÉRIEL NÉGATIF

Rollfilm • Plaques • Film-ciné

FRANKE & HEIDECKE, BRAUNSCHWEIG

COPYRIGHT 1942 BY DEUTSCHER VERIAG BERLIN





Un grand convoi veut se rendre à Mourmansk. Il vient de l'Islande et fait un long détour au nord en longeant la limite des glaces. Il a déjà parcouru plusieurs milliers de milles. Il est escorté de croiseurs lourds, de croiseurs légers et de contre-torpilleurs anglais. Le but n'est plus éloigné que de quelques jours. Mais il vient d'être aperçu par un avion de reconnaissance allemand, près de

l'île Jean-Mayen. Lorsque le correspondant de guerre Jeromin, d'un des avions de combat allemands, a pris cette vue du convoi il ne se doutait malheureusement pas que c'était sa dernière prise de vue. Il tomba quelques jours plus tard, lors de l'attaque du convoi. L'article qu'on va lire relate l'anéantissement du convoi par la Luftwaffe.

Cliché du correspondant de guerre Jeromin PK +

SIX JOURS DE BATAILLE DANS L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE

LES maîtres du Kremlin ne disparaissent guère que de deux routes pour faire venir des U.S.A. ou de la Grande-Bretagne les armements réclamés si souvent avec insistance : la route maritime par le golfe Persique et la route septentrionale de l'océan Arctique par Mourmansk et Arkhangelsk. La route à travers le golfe Persique et l'Iran est excessivement dangereuse, c'est pourquoi la route du nord, à travers l'immensité de l'océan Arctique,

La Luftwaffe détruit un convoi sur la ligne septentrionale de ravitaillement des Soviets. Sous les vagues d'assaut, 16 bâtiments de commerce, d'un total de plus de 106.000 tonnes, ont été envoyés par le fond. Plus du double a été endommagé. Peu de temps après, un deuxième convoi de 38 navires est attaqué. 32 bateaux, représentant 217.000 tonnes, sont coulés, l'anéantissement du reste suit de peu. Notre collaborateur Benno Wundshammer qui sert actuellement sur le front de l'Arctique nous donne, sur la première de ces catastrophes anglo-soviétiques, le reportage suivant.

←
Mourmansk. Une photo parmi les centaines de documents que rapportent des régions arctiques les éclaireurs allemands. Le seul port soviétique au nord qui reste praticable toute l'année. Il est particulièrement important pour les livraisons de l'Amérique et de la Grande-Bretagne. Mais les aviateurs allemands de reconnaissance et de combat connaissent chaque coin du fjord et du port; aucun mouvement n'échappe à leur vigilance.

Cliché Luftwaffe

est devenue si importante pour le ravitaillement soviétique. Le port d'Arkhangelsk n'est libéré des glaces et ouvert à la navigation que pendant les mois très courts de l'été ; Mourmansk et la voie ferrée de Mourmansk représentent le port principal et la route vitale du ravitaillement bolchevique.

Les pertes formidables en matériel et en hommes qu'ont coûtées aux Soviets leurs inutiles offensives d'hiver contre les positions de défense allemandes du

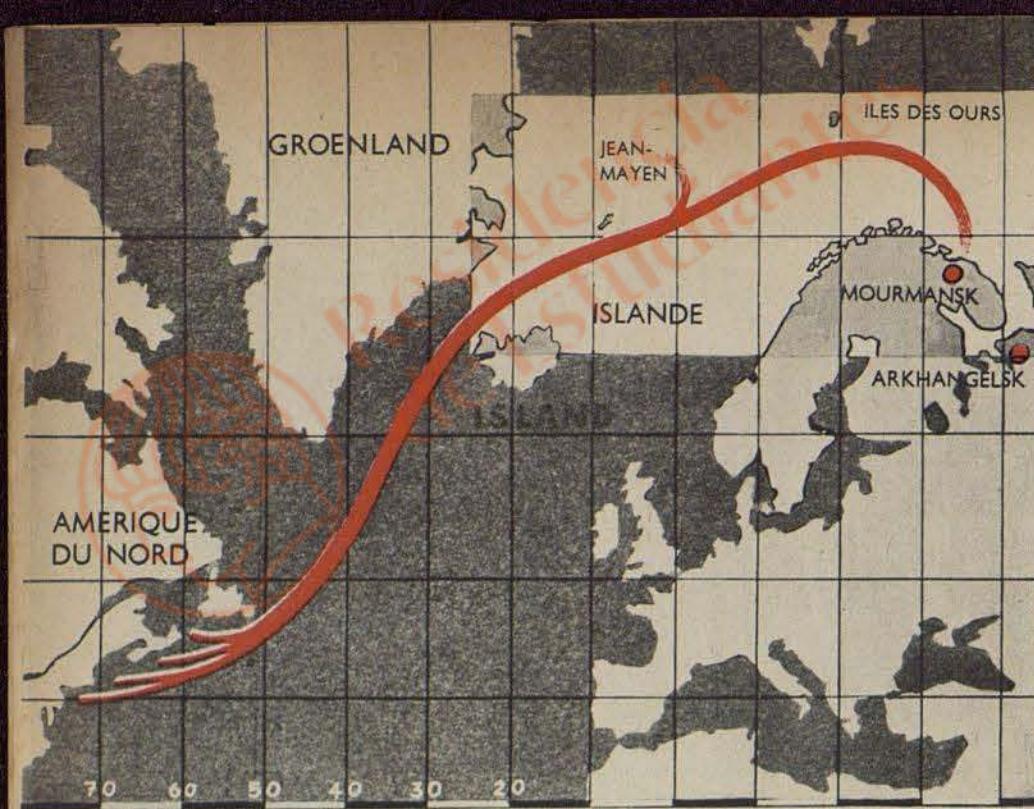
front de l'Est, ont rendu Moscou tributaire de l'Amérique et de l'Angleterre. Leurs livraisons sont indispensables aux Soviets pour faire face à une attaque massive allemande de l'été 1942. Les territoires du nord sont donc ainsi devenus le point central des événements.

En occupant la Norvège, en 1940, l'armée allemande tient non seulement une situation de flanc très importante contre l'Angleterre, mais, en outre, elle met, par l'Est, obstacle à une jonction

des Britanniques et de ces Soviets dont les intentions sur la Scandinavie étaient très claires. Aujourd'hui, tout le territoire du cap Nord est devenu un centre d'action intense pour la Luftwaffe dans sa lutte contre la ligne septentrionale des Soviets.

La Luftwaffe dans l'océan Arctique

Au cours des rudes mois d'hiver, les unités d'aviation du général Stumpff se sont particulièrement distinguées. Infatigablement, par vagues d'assaut successives, elles ont réduit les positions, les batteries et les attaques des Soviets. Les stukas et les avions de combat ont arrêté le flot soviétique et couvert les lignes de communication ennemis d'une pluie continue de bombes. Chaque jour, dans le port de Mourmansk, les sirènes d'alarme ont retenti. Chaque jour, la voie ferrée de Mourmansk a été touchée par les bom-



La route périlleuse des convois vers l'U.R.S.S. Partant de la côte américaine, la route contourne la pointe sud du Groenland, passe par le nord de l'Islande et continue le long de la banquise. En été, il y fait clair jour et nuit et les convois sont exposés aux attaques des sous-marins et des avions allemands. En bas de page, dans l'agrandissement du rectangle blanc dessiné sur la carte, l'endroit où s'est déroulée une bataille de 6 jours.

bes et, souvent, en plusieurs endroits à la fois. En dépit des intempéries, des avions de transport ont ravitaillé les troupes et la Luftwaffe a été le soutien du front du Nord. Les Soviets se sont défendus avec acharnement et surtout sur leur unique voie ferrée. Au cours des longues nuits, ils la remettaient en état. Tous les 20 kilomètres, le long de la voie, un bataillon de pionniers était stationné avec un matériel de rails de remplacement, double ou triple. A chaque pont était affecté une section du génie. Mais les bombes allemandes détruisaient sans cesse de nouveau la voie, faisaient sauter des trains lourdement chargés de munitions et anéantissaient de formidables quantités de matériel. Les tâches de la Luftwaffe se sont multipliées. Elle a surveillé le nord de la Scandinavie, elle tenait l'océan Arctique en observation et poursuivait dans les anses de la presqu'île de Kola les bâtiments de commerce et de guerre, autant que la saison et le temps le permettaient. La nuit polaire régnait sur l'Arctique et les convois pouvaient circuler sans être aperçus. Venus d'Islande, ils navaient vers l'Est à la limite des glaces flottantes qui, durant les mois de l'hiver, s'étend à environ 100 kilomètres au sud de l'île des Ours. Dans la lumière grise du crépuscule, pendant les brèves heures du jour, les convois qui se sentaient en sûreté contre les attaques de la Luftwaffe se réfugiaient jusqu'à hauteur de la presqu'île de Kola et attendaient le mauvais temps pour se glisser dans le port de Mourmansk, en profitant du brouillard épais et des tempêtes de neige. Les brise-glace maintenaient la voie ouverte. Quand le temps le permettait, la Luftwaffe dirigeait ses attaques dans cette région, mais le temps ne le permettait pas toujours.

A partir d'avril, le temps change. Peu à peu, l'été fait son apparition. C'est presque sans transition que le jour a remplacé la nuit. Depuis mai, la

che de glace des innombrables lacs fond et se brise. La terre est transformée en un immense marécage.

Les convois ennemis se sont faits plus rares. Ils se sont déplacés plus au nord avec la limite des glaces flottantes, mais sont cependant toujours restés à portée des pilotes allemands.

Le 25 mai: convoi en vue

A 6 h. 45, premier radio d'un avion éclairage allemand: « Grand convoi, cap nord, est en vue, sud-est île Jean-Mayen ». Quelques minutes après, parvient une deuxième communication: « Convoi annoncé comprend environ 50 navires, plus 2 croiseurs, 7 contre-torpilleurs et un assez grand nombre de vedettes ». Les postes de combat de la Luftwaffe en Norvège, ceux de l'état-major de l'aviation à l'extrême Nord, ainsi que les escadrilles des autres groupes sont alertés. D'autres avions de reconnaissance partent en grondant vers le nord, à travers la brume. Le temps est favorable. Quelques cumulus seulement à grande altitude; le soleil brille sur la mer. La vue est libre. D'autres nouvelles des avions de reconnaissance viennent compléter le tableau de la situation. Le nombre, l'importance et la direction du convoi sont confirmés. Il se dirige, à toute vitesse, vers l'île des Ours. On a reconnu, postées dans le sud, des unités ennemis destinées à la protection contre les attaques par mer: deux croiseurs lourds et deux croiseurs légers. Au cours de la matinée, les avions de guerre de l'escorte ne resteront pas à l'intérieur de l'U.R.S.S., leur destruction ne s'impose donc pas immédiatement; on pourra toujours les attaquer à leur retour. Les instructions nécessaires sont données, la nuit mê-

me, aux escadrilles, toujours sur le qui-vive.

Le convoi demeure continuellement en vue des avions de reconnaissance. Par radio, ils signalent son gisement aux avions de combat partis, entre temps, des aérodromes du nord de la Norvège.

Et le soir, vers 20 heures, a lieu la première attaque. Dans la lueur pourpre du soleil de minuit, les avions de combat lancent leurs premières bombes. Des nuages, ils fondent sur l'ennemi, qui répond à leurs attaques par un feu nourri de D.C.A., mais sans succès. Dès la première attaque, 9 grands bâtiments de commerce sont atteints. Un vapeur de 8.000 tonnes est envoyé par le fond, 6 cargos lourds et 2 légers sont endommagés.

De retour, les équipages rapportent que les navires du convoi sont d'un tonnage moyen de 8.000 à 10.000 tonnes et qu'il n'y a pas de faibles unités parmi eux. Le convoi, déjà durement touché, continue sa course en zigzag. Des avions de reconnaissance restent en contact et observent plusieurs vapeurs incendiés, immobilisés à l'arrière. Un cargo est attaqué encore une fois durant la nuit et coulé. Son équipage est recueilli par une corvette restée aussi en arrière.

Sur les aérodromes du cap Nord, on discute la possibilité de nouvelles attaques. L'objectif le plus urgent, ce sont les cargos: il ne faut pas que leur chargement: avions, canons et chars, atteigne les ports soviétiques. Les navires de guerre de l'escorte ne resteront pas à l'intérieur de l'U.R.S.S., leur destruction ne s'impose donc pas immédiatement; on pourra toujours les attaquer à leur retour. Les instructions nécessaires sont données, la nuit mê-

me, aux escadrilles, toujours sur le qui-vive.

26 mai: des avions de combat volent bas

Le temps s'est gâté. La pluie et la grêle empêchent la visibilité et c'est seulement l'après-midi que l'on peut reprendre contact avec le convoi. La deuxième attaque se produit à 17 heures. Les avions de combat, volant bas, attaquent les unités ennemis et les atteignent avec des bombes de lourd calibre. De nouveau, un cargo de 8.000 tonnes donne de la bande et s'enfonce bientôt dans les remous. Deux autres sont gravement endommagés. La troisième attaque par des avions lourds se produit à 21 heures et la quatrième à 2 heures du matin. Un nouveau cargo de 8.000 tonnes est envoyé par le fond, un autre, de 6.000, est probablement coulé, et 9 autres, au total, 50.000 tonnes, sont endommagés. Les nouvelles des succès parviennent continuellement. Les postes de combat des aérodromes travaillent, sans interruption; le bruit des moteurs des avions allemands couvre l'étendue Arctique. On n'aperçoit plus l'escorte de croiseurs. Elle s'est probablement dirigée vers le nord, redoutant les attaques de la Luftwaffe et s'est détachée du convoi.

27 mai: une journée mouvementée

Il atteint les eaux de l'île des Ours. C'est une opération parfaitement exécutée et nos pilotes n'hésitent pas à reconnaître les qualités manœuvrières de l'adversaire. Les succès viennent, à toute vitesse, de Mourmansk, dans la direction du convoi, pour recueillir les rescapés. Les avions de reconnaissance observent, en même temps, un petit navire rapide,

Le même jour, le convoi va recevoir le coup de grâce. Seuls, quelques rescapés réussiront à se rassembler.

28 mai: une mer de débris dans le brouillard

Le brouillard pèse sur l'Arctique et il brume. Le soleil pâle s'est effacé. Pour un certain temps, le contact avec le convoi est perdu. Des hydravions survolent la mer où flottent des épaves.

Un cargo de 8.000 tonnes est encore coulé au cours d'une neuvième attaque. Parmi les rescapés, on découvre un grand cargo mixte d'environ 6.000 tonnes; il donne de la bande, abandonné et se balance sur les lames. Les canots de sauvetage pendent encore aux bossoirs. Un canot de sauvetage vide, abandonné aussi, flotte à la dérive. Les Alliés doivent manquer de navires de charge pour charger ainsi des transports de voyageurs.

Plus loin, à l'est, un grand cargo a stoppé. Près de lui, des poutres et des canots de sauvetage vides se balancent sur les flots. Plus loin, au sud, un spectacle inattendu: un navire à demi coulé. Seuls ses mâts émergent encore. On peut reconnaître vaguement sa forme à travers l'eau sombre. Or, à cet endroit, la mer a une profondeur de plusieurs centaines de mètres. Le cargo doit être maintenu dans sa coque par sa cargaison.

L'après-midi, on retrouve le convoi. Vers 18 heures, des avions d'assaut se lanceront pour la dixième fois. Malgré une visibilité déficiente, un navire de 8.000 tonnes est touché et coule lentement. Des contre-torpilleurs soviétiques viennent, à toute vitesse, de Mourmansk, dans la direction du convoi, pour recueillir les rescapés. Les avions de reconnaissance observent, en même temps, un petit navire rapide,

accompagné d'une vedette, qui se détachent du convoi et mettent le cap à toute vitesse sur la presqu'île de Kola. Sans doute ont-ils des blessés et des naufragés à bord qu'il faut débarquer au plus vite. Naturellement, ces navires ne sont pas attaqués et atteindront sans encombre, leur but.

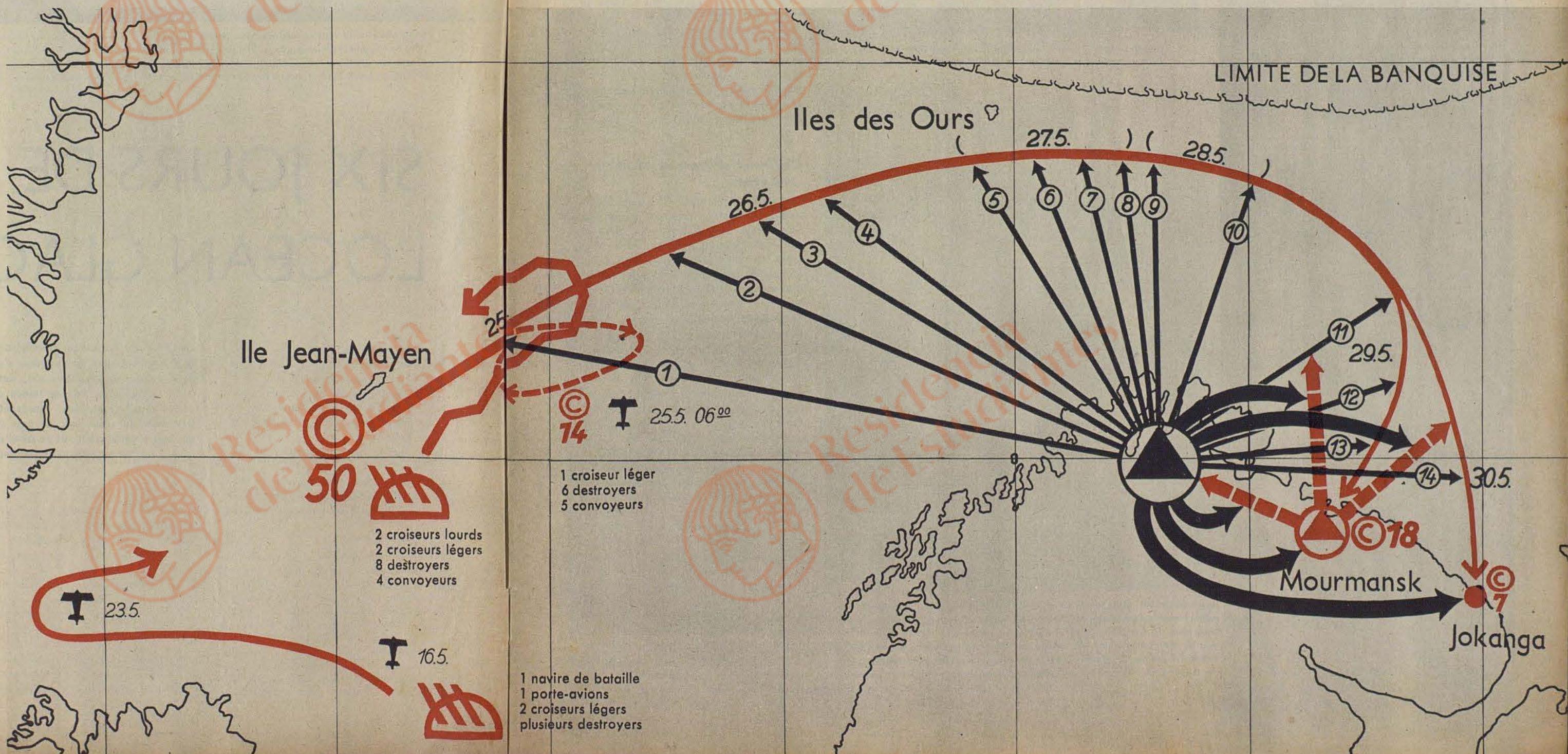
29 mai: nouveaux succès

Le temps reste pluvieux et défavorable; cependant, vers 11 heures du matin, a lieu la onzième attaque. C'est de nouveau un plein succès. 2 navires marchands, 13.000 tonnes, sont coulés. Un cargo est endommagé. Puis, pendant quelques heures, le contact est de nouveau perdu. Vers midi, nos avions de reconnaissance s'aperçoivent que les rescapés du convoi se sont partagés. Les deux tiers maintiennent leur cap sur Mourmansk, les autres se dirigent vers le port de Jokausk, à l'extrême nord de la presqu'île de Kola. Le temps se gâte de plus en plus... Malgré cela, les avions de combat attaquent, à 18 heures, pour la douzième fois. Succès: un cargo de 8.000 tonnes est gravement endommagé, 2 autres sont atteints. Le convoi demeure dans la zone du mauvais temps. Les Soviets essaient de former, avec leurs chasseurs et leurs avions de combat, un barrage contre les assauts de la Luftwaffe. Un combat s'engage.

30 mai: stukas sur l'ennemi

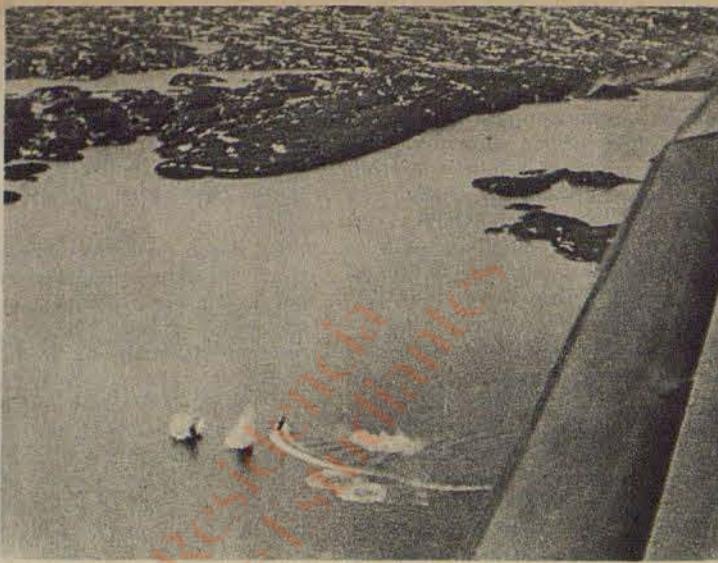
Les deux tronçons du convoi sont entrés dans la zone d'attaque des stukas. Les inexpugnables JU. 87 se lancent, sur un temps très détestable pour une treizième attaque et ils réussissent, entre 8 et 9 heures, à toucher 4 bâtiments de commerce représentant 38.000 tonnes. Des chasseurs soviétiques du type

- Avion de reconnaissance allemand
- Escadre britannique de protection
- Convoy
- 50 Chiffres: nombre de bateaux
- ▲ Aérodrome soviétique
- ▲ Aérodrome allemand
- Routes de l'escadre et du convoi
- Manœuvres de navigation du convoi
- Attaques aériennes allemandes sur le convoi
- Tentatives de défense aérienne soviétiques
- Attaques de la Luftwaffe contre les installations portuaires et terrestres et ripostes aux contre-attaques aériennes soviétiques

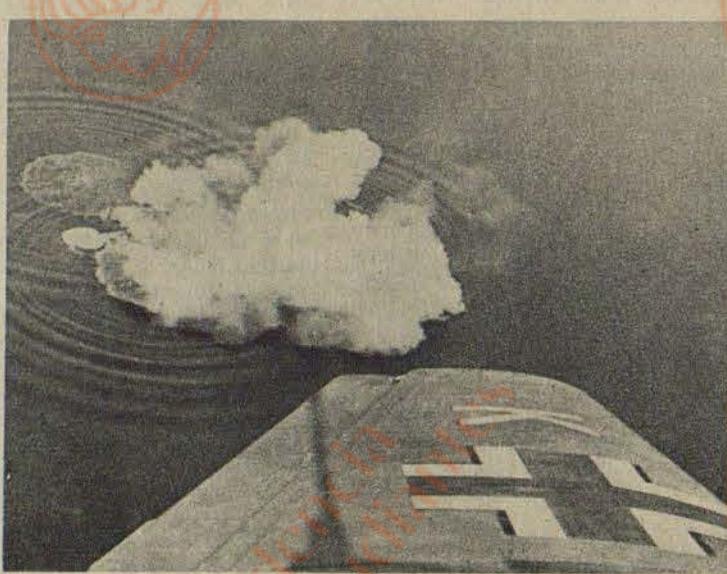


Les 14 phases de la bataille. Le 16 mai, des clairières allemandes aperçoivent un grand convoi britannique qui est repéré la dernière fois le 23 mai. Le 25 mai, à 6 heures du matin, un message d'un observateur: « Convoi de 50 bateaux fortement protégé. L'escorte change de directions. Du 25 au 30 mai, la Luftwaffe bombarde violemment 14 fois. Deux cargos de 8.000 tonnes furent coulés le 25 et le 26 et plusieurs gravement endommagés. Le 27, 10 bateaux coulés et plusieurs endommagés;

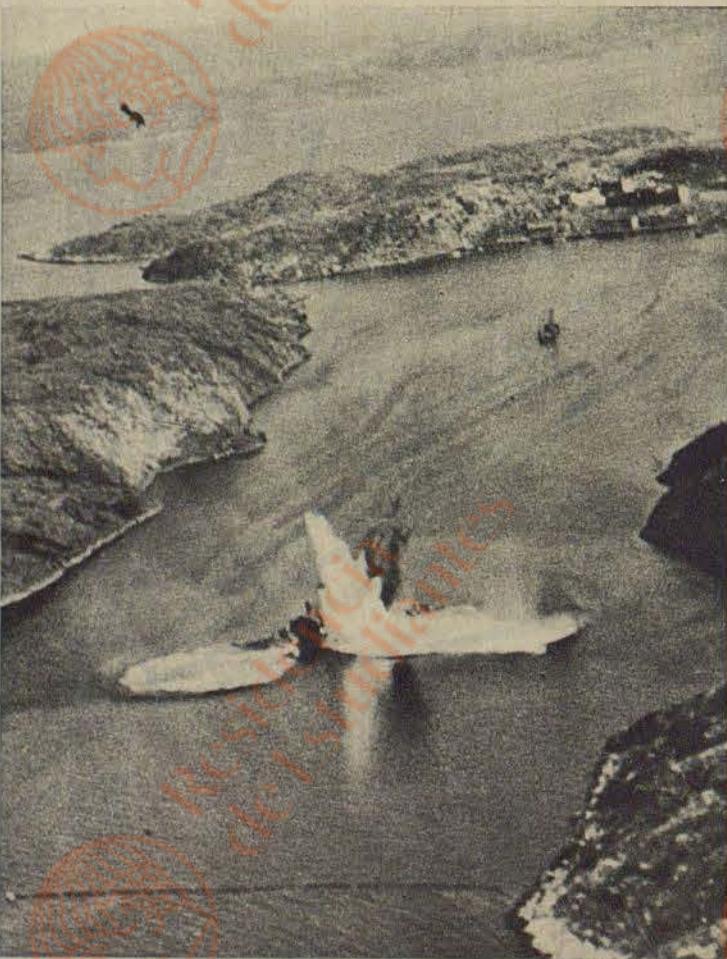
le 28 et le 29, 4 coulés et d'autres endommagés; le 30, le reste est encore atteint presque au port. Au total, 106.000 tonnes furent coulées et plus du double gravement endommagés. Des 50 bateaux, seulement 18 réussirent à atteindre Mourmansk et 7 le port de Jokansk. Au cours de cette bataille, l'aviation a en outre abattu 43 chasseurs et 7 bombardiers soviétiques.



Un contre-torpilleur soviétique est coulé. Une courbe dans le sillage; c'est qu'à cet endroit deux bombes sont tombées tout près de la poupe. Les éclats l'ont touché : 100 mètres plus loin, il devra stopper.



D'autres bombes envoient par le fond le contre-torpilleur en panne. Les nuages de vapeur blanche attestent l'explosion de la chaudière.



Des stukas ont attaqué en même temps la voie ferrée de Mourman. Ils ont détruit un pont de chemin de fer près de Taibola, à environ 50 kilomètres au sud de Mourmansk. Touchés! Ils avaient déjà atteint le fiord protecteur, lorsque des stukas allemands les ont aperçus. Le premier navire, un cargo de 1.600 tonnes, reçoit une bombe qui le coupe en deux. Un avion fond sur le deuxième. Au premier plan de la photo, les bouées d'un barrage contre les sous-marins.

Hurricane-Curtiss se montrent sur la presqu'île de Kola. De violents combats aériens s'engagent avec nos stukas et les chasseurs qui les escortent. Plusieurs ennemis sont abattus. L'adversaire engage un plus grand nombre de bombardiers et d'hydravions pour protéger le convoi qui se trouve, maintenant, en vue de Mourmansk. Vers midi, les débris de la flotte de transport pénètrent dans la baie de Mourmansk. Le reste du convoi, à destination de Jokansk, est encore en route. Une fois encore, les stukas l'attaquent vers 18 heures. C'est la quatorzième attaque. Un bâtiment de commerce de 7.000 tonnes est gravement endommagé.

Un bilan imposant

Ainsi, en six jours, du 25 au 30 mai, le convoi a été attaqué 14 fois par la Luftwaffe. Durant ces attaques, lancées presque toutes dans des conditions atmosphériques très mauvaises, sur des espaces immenses et contre un adversaire très fortement protégé, la Luftwaffe, selon des rapports précis et des résultats vérifiés, a réussi à couler au total 16 bâtiments de commerce représentant 106.000 tonnes, plus un contre-torpilleur. Plus du double en nombre et en tonnage a été touché. Ainsi, plus des deux tiers du tonnage engagé ainsi dans ce voyage a été anéanti ou rendu inutilisable.

L'éloquence de ces chiffres prend une valeur nouvelle si l'on examine le rapport du nombre des bâtiments de commerce à celui des navires de guerre de l'escorte : lorsque le convoi a été découvert le 25 mai, le nombre des cargos était, par rapport aux navires de guerre, de 4 à 1 ; le 30 mai, le rapport n'était plus que de 1,5 à 1. Les rescapés qui ont pu atteindre Mourmansk ne connaîtront pas le repos. Les opérations de déchargement seront continuellement troublées par les attaques des Stukas et des avions de combat avec des bombes de très lourd calibre.

L'offensive aérienne des Soviets est brisée

Il importe d'étudier également la situation aérienne dans la région de Mourmansk et de Petsamo, au cours de cette bataille de 6 jours de l'océan Arctique. Durant ces journées, où les attaques de la Luftwaffe se sont multipliées, l'aviation soviétique a tenté, de son côté, une offensive sur les aérodromes allemands dans le nord de la Scandinavie. Elle essayait de briser ou de détourner l'action des escadrilles allemandes. Jour et nuit, les équipages des aérodromes allemands ont été sur pied. La clarté ininterrompue du premier été nordique permettait à l'adversaire d'attaquer à tout instant. Les chasseurs allemands ont fait face à ces assauts avec succès et avec intrépidité. La D.C.A. a reçu les bombardiers soviétiques par des feux nourris. Entre le 25 et le 30 mai, 43 chasseurs ennemis et 7 bombardiers ont été descendus dans le seul secteur entre Mourmansk et Petsamo. L'offensive de l'aviation soviétique n'a pu empêcher la destruction du convoi.

Les opérations hardies des unités d'aviation du général Stumpff, jointes à celles de nos sous-marins, ont eu pour résultat très appréciable, en mai 1942, un chiffre de tonnage ennemi coulé de près d'un million. C'est vraiment ce qu'on peut appeler un succès.



Combattants d'une Europe nouvelle

Les Cosaques. Groupés par centaines, sous les ordres d'officiers allemands, des Cosaques combattent les francs-tireurs derrière le front.

Clichés des correspondants de guerre OT. A. Maier (2)
SS Hummel (1) (PK).



Décoré de l'insigne d'assaut allemand. Le commandant en chef d'une des armées de l'Est félicite le maire d'une localité sur le Donetz, à l'est de Kharkov. Pendant les combats acharnés, de mars et mai 1942, cet homme, âgé de 61 ans, a défendu, à la tête d'une section de milice ukrainienne et côté à côté avec les soldats allemands, une position importante sur le Donetz. Pour sa vaillance exemplaire, on lui a décerné l'insigne d'assaut. Redevenu paysan, il laboure paisiblement ses champs.

Cliché du correspondant de guerre Mittelstaedt (PK).



Le premier commandant du corps franc « Danmark » a donné sa vie pour la nouvelle Europe. Le chef SS Christian Frédéric von Schalburg est tombé sur le front de l'Est à la tête de ses camarades, combattant, côté à côté, avec les soldats allemands et les volontaires d'autres pays européens.

TRAHISON SUR L'EUROPE

Le pacte désespéré Churchill-Molotov

Qui a rendu possible une alliance avec les Soviets ? Tous ceux qui, en Angleterre et aux Etats-Unis, ont la mémoire courte, répondront : « Naturellement, ce sont les Allemands ! » Car l'homme de la rue qui, depuis le pacte de non-agression germano-soviétique du 24 août 1939, entendait toujours répéter que Staline et Hitler étaient parfaitement d'accord, n'avait jamais compris que Hitler refusait à Molotov, en novembre 1940, à Berlin, exactement ce que M. Eden, avec la permission de Churchill, en mai 1942, lui abandonnait : « la sécurité stratégique » de l'Union Soviétique après la fin de la guerre, du Kattégat jusqu'aux Dardanelles.

Mais il aurait fallu pour cela la victoire des puissances alliées sur les champs de bataille et non la série de défaites subies depuis 1942 des mains de l'Axe.

Bien peu se souviendront des remarques désagréables de Winston Churchill, durant les jours malheureux de la conférence des quatre puissances à Versailles, lorsqu'on découvrit tout à coup qu'un « certain Mister Bullitt » avait été envoyé à Moscou auprès de Lénine et de Trotsky, à l'insu de Clemenceau et de Lloyd George, pour inviter les assassins du Tsar à la table ronde des diplomates. A cette époque, Churchill pressentait nettement, comme le général Foch, que le nihilisme des steppes de l'Est, élevé à la hauteur d'un principe gouvernemental, devait être, ou bien étouffé dans le germe par une croisade européenne, ou tout au moins tenu en respect par un « cordon sanitaire ». Mais, vingt ans plus tard, Churchill était résolu à abattre l'Allemagne à tout prix. C'est pourquoi lui et le cadet de ses partenaires, Antony Eden, n'hésitèrent pas à se rallier à la conjuration mondiale du deuxième Wilson : F.D. Roosevelt, lequel Roosevelt, par l'intermédiaire du même Bullitt, son principal ambassadeur en Europe, avait, de Paris, tiré les ficelles du pacte franco-soviétique, s'était dressé contre l'accord de Munich, avait inspiré la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France au Reich, avait fomenté le pacte Churchill-Staline et s'était déclaré contre le Japon, allié de l'Allemagne et de l'Italie.

Roosevelt avait une idée

L'affaire a valu aux alliés des surprises désagréables : d'abord Pearl Harbour, ensuite Singapour. Lorsque la meurtrière offensive d'hiver de Staline fut devenue un échec lourd de conséquences, Roosevelt, qui se considérait comme un stratège bien supérieur à Churchill, eut une idée. Les Soviets ne devaient à aucun prix s'effondrer seuls. Ils étaient le « premier front », selon leur propre définition et celle des deux alliés de l'Atlantique, qui leur envoyait des chars et des avions par des voies maritimes dangereuses. Le passage par Vladivostock étant sous la surveillance du Japon, celui du golfe Persique aboutissant à la zone militaire du Caucase, il fallait donc, tout au moins, libérer la voie de Mourman, tout à fait au nord,

et à cet effet conclure une paix séparée avec la Finlande. C'est pourquoi Roosevelt adressa à Staline message sur message pour obtenir de lui une renonciation territoriale à l'Ouest. La pression était grande, car les Soviets réclamaient, en revanche, des livraisons et « leur » deuxième front. Mais au lieu de la renonciation qu'on demandait de lui, l'homme du Kremlin envoya Molotov en Europe pour la deuxième fois, non plus à Berlin, mais à Londres, auprès du complaisant Eden. Le commissaire du peuple signa, le 26 mai 1942, un pacte anglo-soviétique d'une durée de vingt ans. Puis il prit l'avion pour Washington. Or, ni lui ni Roosevelt n'avaient grand'chose à se dire... L'assurance donnée par l'article 5 du document de Londres, à savoir qu'après la victoire l'Angleterre et l'Union Soviétique « ne chercheraient pour elles-mêmes aucun accroissement de territoire et ne se mêleraient en aucune façon des affaires intérieures des autres nations », se trouvait annulée par une clause intercalée dans l'article 3 b, spécifiant que, jusqu'à l'acceptation des propositions de paix générale, l'Angleterre et l'Union Soviétique « prendraient, aussitôt après la fin des hostilités, toutes les mesures en leur pouvoir pour empêcher une répétition des agressions et des violations de la paix de la part de l'Allemagne ou d'un de ses alliés ». Le ministre des Affaires étrangères Eden avait nié, à la Chambre des Communes, l'existence de clauses secrètes. Le journaliste Clapper, toujours bien informé, avait annoncé de Washington que Roosevelt s'était opposé à toute cession territoriale, parce que « l'acceptation des exigences de Staline aurait représenté une violation de la Charte de l'Atlantique ». Molotov, dans un discours, s'était bien gardé de parler de la frontière de l'Ouest. Cependant des indiscretions anglaises dans un pays scandinave ne tardèrent pas à révéler l'existence et le contenu des clauses secrètes. En cinq points, on avait, en sous-main, assuré aux Soviets les positions politiques et stratégiques qu'ils possédaient avant le 22 juin 1941 et celles qu'ils cherchaient à s'approprier : le passage du Kattégat, celui des Dardanelles et la route du golfe Persique. Roosevelt, il est vrai, n'avait pas contresigné le papier anglo-soviétique et, jouant toujours le rôle d'un second Wilson, s'était montré froissé et s'était désintéressé des « inextricables querelles territoriales de l'Europe ».

Le pacte anglo-soviétique, dans sa forme définitive, produisit un effet lourdoyant. De la Finlande à la Turquie, on comprit que ni Churchill ni Roosevelt ne pourraient plus se dégager de leurs promesses d'abandonner le continent européen aux garnisons soviétiques et aux centrales du Komintern. Salazar, président du Conseil du Portugal, souligna dans un discours politique admirable, prononcé le 25 juin, « le trouble inévitable apporté dans les esprits par l'alliance anglo-soviétique ». Il ne craignit pas de stigmatiser « l'orgueilleuse et dangereuse assurance de l'Angleterre, se croyant à l'abri des désastres et des luttes économiques et sociales qui se sont

manifestées plus ou moins dans toute l'Europe depuis la Grande Guerre jusqu'à la tragédie espagnole ».

Quand au danger d'une bolchevisation de l'Angleterre et même à celui, officiellement admis, d'un abandon du continent aux mains de Moscou, une certaine inquiétude régnait aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis. Cette inquiétude devait être calmée par la promesse que l'on demandait à Staline, mais qu'il n'a jamais faite, concernant la frontière de l'Ouest de l'Union Soviétique.

On peut mentionner, par exemple, « une introduction à la collaboration anglo-soviétique » de H. Foster Anderson, dans « The Fortnightly Review » d'avril 1942, où l'on trouve un parallèle entre le caractère surnational de l'Empire et le Komintern, et qui se termine par cette conclusion très précise : « Livrer n'importe quel peuple d'Europe à l'Union Soviétique équivaudrait à la mort de ce peuple comme européen ». C'est une utopie de croire que la Russie désarmera après la guerre. Les nations de langue anglaise ramèneront probablement leurs armements aux limites de la sécurité. Dans ce cas, l'Europe arrivera, tôt ou tard, à une union, car il n'existe aucun peuple qui consente à se mettre à la merci de la Russie.

Deux mondes de l'après-guerre

L'hostilité apparente des Soviets à l'égard des alliés ne pouvait qu'accentuer la méfiance profonde que ressentent les démocraties de l'Atlantique pour leur partenaire bolchevique. Sébastopol n'a pas mieux soutenu la grande offensive allemande que l'offensive d'hiver de Timochenko ou ses dernières attaques dans la région de Kharkov n'ont pu l'enrayer. S'il a établi un rapprochement entre sa vaine défense de Sébastopol et la percée du front anglais en Egypte, Staline a dû se rendre compte que, trompeur trompé, il était démasqué. On s'est aperçu trop tard en Angleterre que Roosevelt ne pouvait pas gagner, mais seulement ramasser les débris de l'ancien « Commonwealth » britannique.

Aux Etats-Unis, engagés du jour au lendemain dans une guerre sur deux fronts, la série des échecs britanniques de Singapour à l'Egypte fait poser de plus en plus la question : « Pourquoi nous battons-nous, sinon pour la carence de l'Angleterre ? » La collaboration de la coalition atlantique avec le bolchevisme n'aura pas été plus heureuse que l'entreprise belliqueuse anglo-américaine. Les échecs militaires se sont politiquement tournés contre le partenaire le plus faible : l'Angleterre, la même Angleterre qui avait annoncé pour l'autre guerre, à l'Europe et au monde, un ordre social nouveau qui non seulement a été démenti par la suite des événements militaires, mais qui comportait en soi d'insolubles contradictions : les souverains continentaux d'avant-guerre, au nombre desquels on peut compter le président Bénès et Otto von Habsburg, devaient être rétablis ; la France devait redevenir la fidèle vassale de l'Angleterre sur le continent, cette

même France qui, affaiblie par des séismes internes, avait été, au cours des dernières années, sur le point de devenir comme une province de l'Union Soviétique. On ne pouvait guère parler sérieusement des privilégiés anglo-américains en Extrême-Orient. Ils étaient non seulement détruits par les victoires japonaises, mais aussi combattus par la Chine de Tchoung-King qui les juge insupportables. Il ne restait plus que le rêve américain de recueillir l'héritage de l'Empire britannique ou du moins ce qui en restait et d'essayer de s'emparer du contrôle des mers.

Là-dessus, il fut bientôt démontré que l'alliance de l'Axe et du Japon, aussi bien par son origine organique que par son excellence stratégique, répondait à la nature des choses et s'avérait invincible. C'étaient les provocateurs mêmes de la deuxième guerre mondiale et à leur tête le président Roosevelt, depuis son discours de quarantaine de 1937, qui avaient dénoncé les puissances du futur Pacte tripartite comme pionniers d'un ordre nouveau du continent antibolchevique, succédant à l'ère des démocraties, et qui les avaient amenées au même plan d'ensemble. Tandis que, du front soviétique jusqu'au véritable « deuxième front », les pertes continues en tonnage des trois alliés correspondaient à des échecs réciproques, les puissances du Pacte tripartite, grâce à leurs moyens d'action très étendus, profitait de leurs succès mutuels.

Avant tout, on trouve derrière le Pacte tripartite la promesse d'une organisation du monde pour l'après-guerre avec un développement durable. Une Europe libérée de l'emprise militaire et intérieure du bolchevisme, collaborant avec un Extrême-Orient régénéré, voilà qui offre de nouvelles possibilités pour créer une collaboration nécessaire entre les continents. Et si, cet été, le sous-secrétaire d'Etat à l'Amirauté, James Forrestal, a cru devoir préparer ses compatriotes à l'hypothèse d'une guerre nouvelle, dans laquelle les Etats-Unis n'auraient probablement plus les braves Anglais, Chinois et Russes à leur côté, il faut y voir une preuve du trouble complet dans lequel se trouvent, là-bas, les apprentis de la politique mondiale.

L'Europe, de toute façon, ne se laissera pas plus imposer les caprices de l'étranger que l'Allemagne et l'Italie, après les dures expériences séculaires auxquelles ont mis fin leur union au milieu du XIX^e siècle, n'ont consenti à être le jouet des volontés des puissances en lutte. Jusqu'à nos jours, les Anglais et les Français ont refusé de comprendre que le principe de Richelieu : « Diviser pour régner » ne pouvait plus jouer sur le vieux continent. Combien de temps faudra-t-il encore pour que le « trust des cerveaux » de la Maison-Blanche, adepte d'une diplomatie européenne périmée, comprenne l'enseignement catastrophique de cette alliance démesurée, inactuelle et sans espoir de l'Amérique avec une Angleterre qui court à l'abîme et un bolchevisme abattu ?

M. Clauss





Le pavillon de la mort. Un bateau-citerne devant la côte des U.S.A., a reçu le coup de grâce.

Cliché de la marine de guerre.

Sous le signe de la Croix rouge. Des blessés des combats en Marmarique sont installés dans un «Ju 52» qui va les ramener en Allemagne.

Cliché du correspondant de guerre: Oppitz (PK).



Le 2 juillet 1853, les troupes russes, sous le commandement du prince Gortschakov, entraient dans les principautés de Moldavie et de Valachie, territoires appartenant à la sphère d'intérêts de la Turquie. Le tsar Nicolas avait jugé que le moment était venu de chasser les Turcs d'Europe.

C'est ainsi que commença, sur un théâtre tout différent, la guerre de Crimée. Elle dura jusqu'en 1856. Son histoire est avant tout celle de la lutte autour de Sébastopol.

La Turquie déclara la guerre à la Russie le 4 octobre 1853. Il lui fallait l'appui des autres grandes puissances européennes qui, du reste, avaient de bonnes raisons politiques de lui venir en aide. La France, l'Angleterre et, plus tard, la Sardaigne, dont s'accroissait l'importance, ne voulaient à aucun prix que la Russie pût s'établir sur les Dardanelles. Elles avaient grand intérêt à maintenir la Turquie en Europe. L'Autriche et la Prusse adoptèrent une attitude conciliatrice.

Le 30 novembre le vice-amiral Nachimov surprit une flotte turque près de Sinope, sur la côte méridionale.



Un fort après l'assaut des Français. Au cours du siège de Sébastopol, les Russes perdirent environ 94.000 hommes, les Français 44.000 et les Anglais 13.000.

na de la mer Noire, et l'anéantit. Alors, les flottes française et anglaise, qui étaient entrées dans le Bosphore déjà le 25 octobre 1853, pénétrèrent dans la mer Noire le 5 janvier 1854. Un ultimatum n'ayant reçu aucun résultat, les Alliés déclarèrent la guerre le 28 mars 1854.

Napoléon III voudrait que l'on fit campagne en Pologne, les Turcs préfèrent provoquer la décision dans la région du Caucase. L'Angleterre, qui a toujours su amener ses alliés où elle le voulait, est avant tout intéressée à la destruction de la flotte russe dans la mer Noire. Le Conseil de guerre international finit par se rallier à son avis: la décision sera recherchée en Crimée.

Déploiement des troupes

Le haut commandement des troupes des puissances occidentales fut confié au maréchal de Saint-Arnaud. Les Français mirent en ligne au début 40.000 hommes, les Anglais n'en avaient que 20.000 et les Turcs aménèrent un contingent de 7.000 hommes. La flotte des Alliés se composait de 33 vaisseaux de ligne, de 102 bateaux de guerre et remorqueurs à vapeur, ainsi que de 420 transports.

On peut lire dans la grande encyclopédie anglaise « Encyclopædia Britannica » avec quelle légèreté, quel dilettantisme, dont elle se montre elle-même un peu choquée, fut établi le plan de campagne: « L'entreprise, extrêmement difficile, fut abordée, comme mainte autre encore plus péril-

La participation peu glorieuse de l'Angleterre

La bataille de Sébastopol dans la guerre de Crimée 1853-56

Après que l'armée de l'air allemande eut pilonné de bombes de tous calibres les ouvrages fortifiés de Sébastopol, échelonnés en profondeur et construits selon les plus modernes données de la technique et de la tactique, après que l'artillerie eut pris sous le feu de ses pièces lourdes les ouvrages bétonnés, les blockhaus et les casemates taillées à plusieurs étages à même le roc, l'infanterie et le génie, appuyés par les pièces d'assaut et les batteries de la DCA commencèrent, le 7 juin 1855, l'attaque concentrique contre la forteresse. 25 jours plus tard, le 1er juillet 1855, Sébastopol était aux mains des Allemands. Il y a eu juste 89 ans, au début de juillet, qu'en 1853 commença la guerre de Crimée où Sébastopol joua également le rôle principal. Ce que furent les phases de cette guerre, l'article suivant nous le dit.

leuse, d'un cœur léger ». On était fort peu renseigné sur le pays. Après un rapide examen de la carte, le Cabinet anglais constata que la Crimée était une presqu'île... et que ce ne serait qu'un jeu pour la flotte anglaise de la couper de la terre ferme en tenant l'isthme sous son feu... Les Anglais n'avaient pas pris garde que, des deux côtés de l'isthme, la mer n'avait pas plus de deux à trois mètres de profondeur.

La même encyclopédie anglaise dit de Lord Raglan, commandant en chef des forces britanniques, qu'il n'avait plus fait de service actif depuis 1815. « Homme du monde, aux manières accomplies, il conserva, durant toute la campagne, la manie incorrigible, lorsqu'il parlait de l'ennemi russe, de dire « les Français » ! Même dans les rapports officiels qu'il adressait à Londres, il écrivait « The French » lorsqu'il parlait des Russes !

Opérations préparatoires

L'armée des Anglais et des Français, qui n'arriva qu'en juillet 1854 à Varna, débarqua, le 14 septembre, dans la baie d'Eupatoria, au nord-ouest de la Crimée.

La flotte russe, qui eût été assez forte pour les empêcher, ne s'opposa pas au débarquement.

Le 20 septembre, les Français, qui avaient reçu le renfort du corps turc, réussirent à battre sur l'Alma les Russes que commandait l'amiral prince Alexandre Sergejewitsch Mentschikov. Après cette défaite, les Russes barrèrent l'accès du port de Sébastopol par une double file de vaisseaux de guerre placés en travers de l'entrée. Par prudence, ils coulèrent, en outre, sept navires de guerre dans le chenal. Mais ainsi le gros de la flotte russe se trouvait lui-même prisonnier à l'intérieur de la rade, renonçait à toute sortie et abandonnait sans combat à l'adversaire la maîtrise de la mer Noire. Cette mesure, prise sans consulter Mentschikov, par l'amiral Kornilov, commandant les forces navales, scellait déjà à moitié le sort du port-forteresse de Sébastopol.

Une tentative de s'en emparer par surprise échoua. Le côté nord bien fortifié. Les puissances occidentales durent se résoudre à attaquer la ville par le sud. Le manque de cartes eut, du reste, des conséquences fatales. Les cartes russes, dont disposaient les alliés, étaient loin de présenter des indications concordantes. On vit un régiment, parti le matin et ayant marché toute la journée, se retrouver le soir à son point de départ. Le corps des Français était établi au sud-ouest, les Anglais avaient débarqué au sud, près de la ville de Balaklava.

Les Russes cherchèrent à couper leurs adversaires de la mer en attaquant d'abord les Anglais, le 25 octobre 1854, à Balaklava, puis dans une

bataille livrée en novembre sur le plateau d'Inkerman. L'opération fut sur le point de réussir. Les Anglais allaient essuyer une défaite quand, au dernier moment, les Français, commandés par le général Bourbaki, vinrent à la rescoufse. Une simple petite phrase dans l'*« Encyclopædia Britannica »* mentionne cette aide apportée par les Français: « Dans cette crise, l'aide des Français fut d'une valeur inappréciable ». D'après le même ouvrage, le « général Brouillard » aurait joué un mauvais tour aux combattants: « Un épais brouillard couvrait le champ de bataille et empêcha les chefs des forces russes et ceux des troupes alliées de déployer tout leur talent. »

Le siège

Les armées alliées formaient un vaste demi-cercle autour de la ville, depuis le sud jusqu'à l'embouchure de la Tchernaïa à l'Est. L'hiver fut d'une rigueur exceptionnelle; les armées étaient décimées par des épidémies qui, chaque jour, faisaient brèche dans les fronts. Cependant les assiégeants avaient vu s'accroître leurs effectifs qui parvenaient au chiffre, énorme pour l'époque, de 250.000 hommes. 800 pièces des plus gros calibres étaient pointées sur la forteresse.

La défense des Russes est opiniâtre. Gortschakov a pris le haut-commandement. Deux hommes de sang allemand prennent la plus grande part dans cette longue défense: le général comte Dimitri von der Osten-Sacken, de vieille noblesse balte, et le général comte Edouard Totleben, qui commandait les troupes du génie et qui, pendant le siège, compléta le système de défense de la place et renforça son artillerie avec des canons de marine.

En avril 1855, commence un bombardement de quinze jours. Cinq cents pièces pilonnèrent la ville, dont la plus grande partie est réduite en cendres. Des renforts ne cessent d'arriver. En mai 1855, des troupes italiennes, environ 15.000 Sardes, montent en ligne.

L'assaut

Malgré les violentes sorties des Russes, les Français poussent leurs sapes toujours plus près de la forteresse. Les assiégeants ont devant eux la tour de Malakoff, sur une colline qui domine la ville et dont on a fait le plus puissant ouvrage de la place forte.

Prévoyant l'attaque générale, Gortschakov a renforcé la garnison qui compte maintenant 71.000 hommes. La première attaque échoue. Après un nouveau bombardement, qui ruine ce qui reste encore de la ville, les Français montent encore une fois à l'attaque et finissent par briser la résistance. Sébastopol avait tenu 349 jours.

En même temps, les Anglais, sous leur nouveau commandant en chef Simpson, passent à l'attaque du redan.

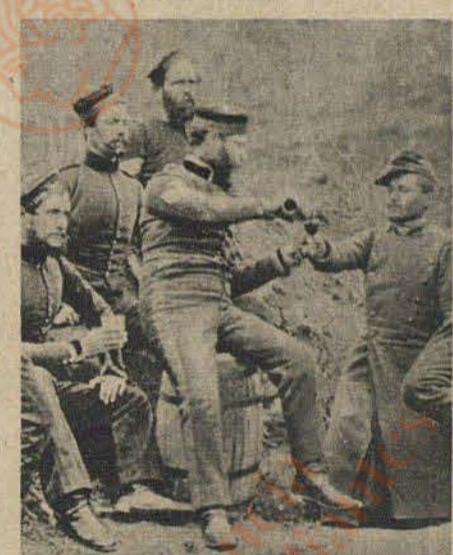
Ils eurent essuyé un sanglant échec et la lutte menée autour de Sébastopol leur eut valu d'amer déboires sans leurs alliés français. La perte de la tour de Malakoff contraint Gortschakov à se retirer sur la côte septentrionale de la baie. Auparavant, les Russes ont fait sauter toutes les poudrières, ils ont incendié la ville. Le dernier fort saute et ce qui reste des 100 navires de la flotte de guerre est coulé dans la baie de Svernaïa.

Vainqueurs perplexes

On ne sut pas utiliser la victoire. Les Anglais, un peu surpris eux-mêmes par l'événement, n'eurent pas l'idée de poursuivre l'ennemi battu. Londres demanda à Simpson ce que signifiait cette inaction. Simpson répondit qu'il fallait attendre de connaître ce que projetaient les Russes. La reine Victoria lui écrivit qu'elle lui conseillait, dans ce cas, de se renseigner à Saint-Pétersbourg... On ne savait même pas si l'on voulait continuer. « Napoléon III, dit encore l'*« Encyclopædia Britannica »*, était las de la guerre; l'Angleterre, qui souffrait inconsciemment à la pensée de la part peu glorieuse qu'elle avait prise à l'assaut de Sébastopol, eût voulu poursuivre la lutte, mais pas seule. (Cela n'a jamais été, en effet, dans le goût de l'Angleterre de faire la guerre seule.) Alexandre II, qui avait succédé à Nicolas le 2 mars 1855, se montrait du reste enclin à faire la paix, surtout après que la prise de Kars, le 28 novembre 1855, eut redonné quelque éclat aux armes russes. La paix fut donc signée à Paris le 30 mars 1856.

C'était la première fois depuis deux siècles que la Grande-Bretagne s'alliait à la France pour faire une guerre en Europe et c'était une guerre qui, naturellement, était menée par elle pour augmenter son influence.

Les Français furent vainqueurs dans la lutte, mais le succès revint à l'Angleterre qui avait épargné ses forces et atteignait cependant son but: consolider sa position en Méditerranée et dans le Proche-Orient.



La cavalerie anglaise devant Sébastopol. Le secteur anglais du front, à Inkerman, était sur le point de céder. Au dernier moment, des renforts français intervinrent et arrêtèrent la déroute. On lit dans l'*« Encyclopædia Britannica »* que la guerre de Crimée ne « mérite guère d'être mentionnée, parce qu'elle représente, dans l'histoire anglaise, la campagne qui a été menée avec le plus de légèreté ».

...Et le nom de Lord Raglan, commandant en chef des forces anglaises, est resté célèbre par le large manteau qu'il avait coutume de porter pendant la guerre de Crimée. Le « raglan » fut adopté par l'armée anglaise et, plus tard, par la mode...

Weinsheimer

La prise de Sébastopol

Les hommes et les armes qui ont conquis, en 25 jours la plus puissante forteresse du monde

Reportage des correspondants de guerre Wilhelm Walz et Hilmar Pabel (PK).

L'ordre d'attaque vient d'arriver

L'encerclement commence. L'artillerie lourde a pris ses positions autour de Sébastopol. Le 7 juin, vers 3 heures du matin, d'innombrables canons ouvrent le feu pour préparer l'assaut.

Conférence entre officiers avant l'attaque. Le terrain, qui offre des conditions idéales pour les défenseurs et l'excellent état du système de défense de la forteresse moderne, posent aux troupes allemandes et alliées des problèmes d'une difficulté inouïe.

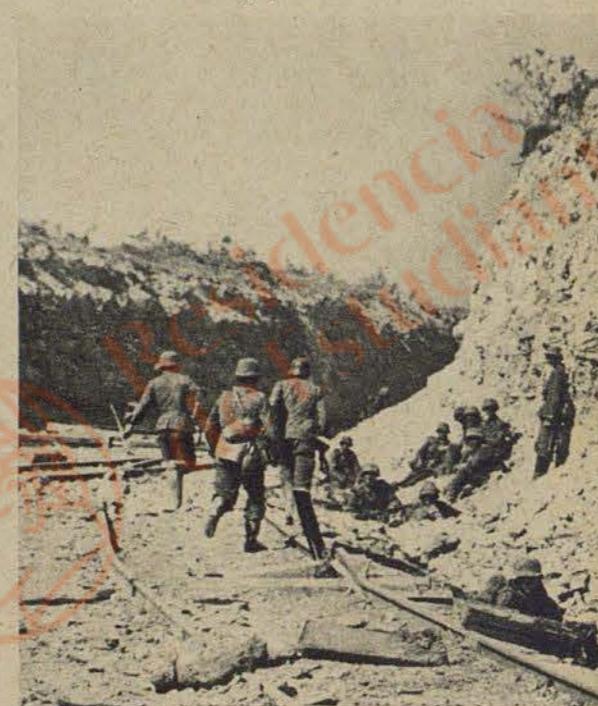


Les premiers à l'ennemi. Les avions, de reconnaissance ont fait leur travail, c'est maintenant au tour des stukas. Le corps des aviateurs du général von Richthofen a dû accomplir différentes

tâches: interdire le ravitaillement à l'intérieur de la ceinture des forts et en mer, anéantir les positions d'artillerie et les ouvrages de campagne et pilonner les coupoles des fortifications.

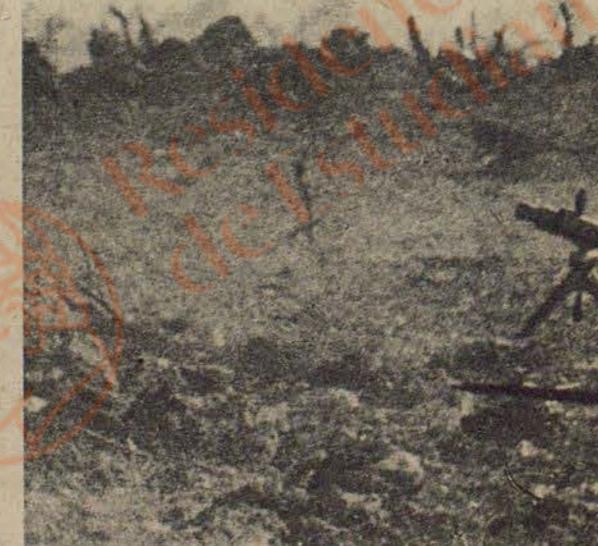
Tous les calibres sont représentés devant Sébastopol. Pendant 25 jours, le tir des canons s'est concentré successivement sur toutes les parties de la forteresse, comme jadis devant Verdun. Toutes les pièces et tous les obus, venus d'Allemagne ont parcouru un chemin d'environ 2.000 kilomètres. Cliché du correspondant de guerre Rühle (PK).





Sébastopol est là-bas. Après une lutte unique, une bataille ininterrompue de 12 jours, les divisions d'infanterie allemandes ont réussi à percer la ceinture nord du système fortifié et se trouvent, sur un large front, devant la baie de Ssevernaja.

L'assaut



Sur le chemin de l'ambulance. L'infanterie a attaqué. C'est à elle qu'incombeait la plus lourde tâche, aux Allemands au nord, aux Roumains au sud.



L'assaut du «Staline», un des 9 forts. Durant les premiers jours, l'infanterie s'est rendue maîtresse de champs de mines profonds, dans les hauteurs puissamment fortifiées et défendues avec acharnement de positions au milieu des rocs et, finalement, de neuf grands forts: Staline, Maxime-Gorki, Molotov, Tcheka, G. P. U., Sibérie, Volga, Lénine et le fort du Nord.



Après un assaut, vers un nouvel assaut. Le système de fortifications de Sébastopol s'échelonnait sur 20 kilomètres et il était nécessaire de les emporter d'un seul coup. Il n'y eut pas de pause. On s'aide mutuellement. Il fallait progresser à travers un terrain sur lequel pesait depuis l'aube une chaleur de 30 degrés et l'on ne trouvait pour ainst dire pas une goutte d'eau.



En première ligne. Chaque jour, l'infanterie et le génie devaient s'attaquer à un ennemi qui se défendait jusqu'à la dernière cartouche. Wilhelm Walz, un des reporters de «Signal» qui ont pris les photos de cet article, a été blessé pendant l'assaut du fort Staline. Il écrit: «Finallement, nous nous sommes trouvés tout près du fort, presque encore sous la zone de dispersion des éclats de nos propres obus. Les mitrailleurs et les aviateurs soviétiques tiraient sur nous. Durant deux heures, il nous fut impossible d'avancer d'un pas. Je pris ma bouteille pour boire. Elle pendait, vide, avec un large trou dans la bretelle. Au moment où je pris mon dernier cliché, un éclat d'obus m'arracha la manche de mon uniforme, un autre déchira le cuir de ma botte. Lorsque je voulus bondir en avant, je reçus un coup sur le crâne et je tombai...»



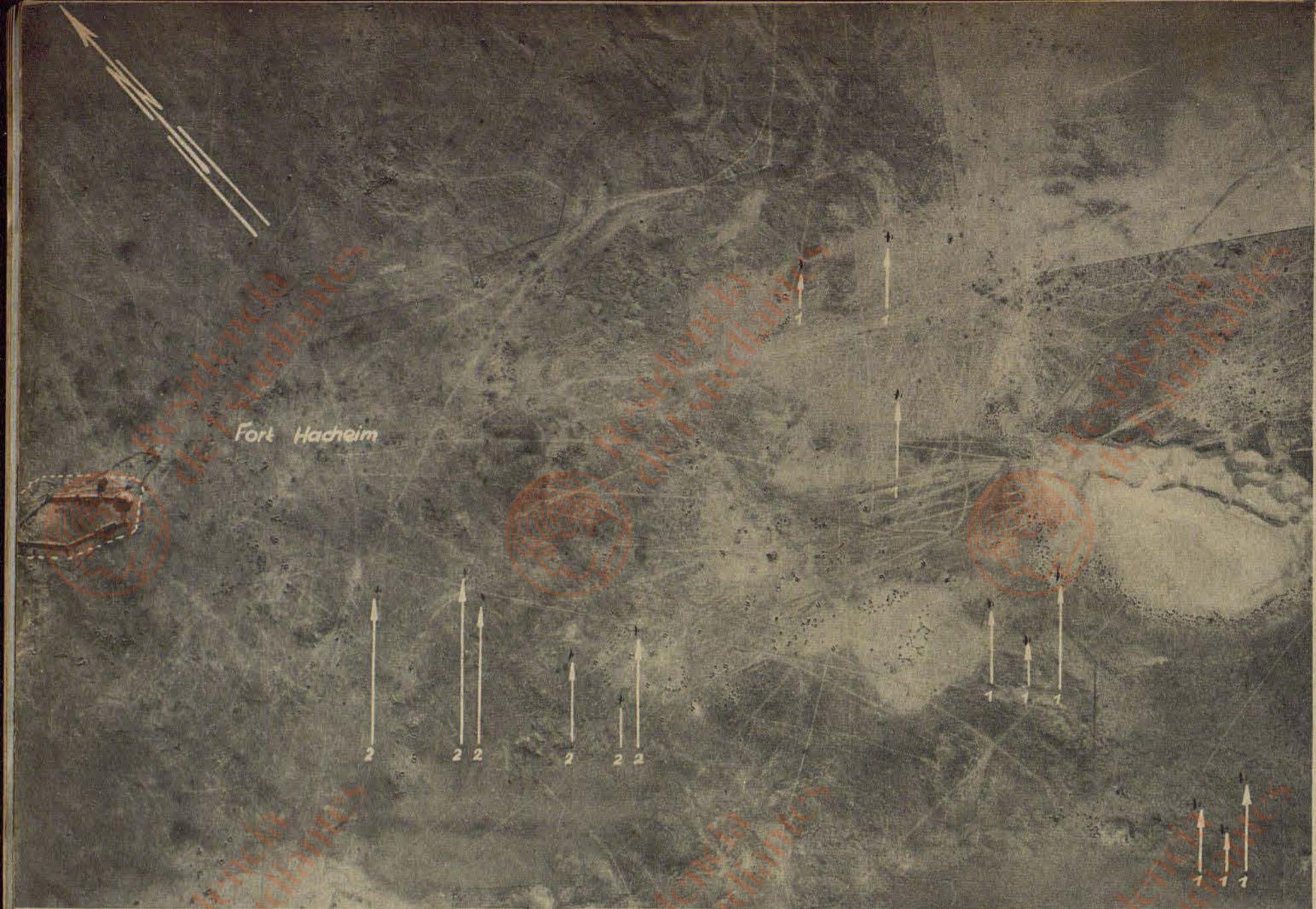
Au cœur de Sébastopol. Une des premières vedettes qui transporte l'infanterie traverse le bassin de la forteresse navale. A l'arrière-plan, à travers des nuages de fumée, apparaît la ville.

C'était la forteresse la plus puissante du monde

Un fortin sur la colline du chemin de fer, après l'assaut.

Les derniers défenseurs se rendent. Des troupes de choc sortent d'un tunnel du chemin de fer les restes de la garnison. Clichés des correspondants de guerre Wetterau (1), Horter (2), P.K.



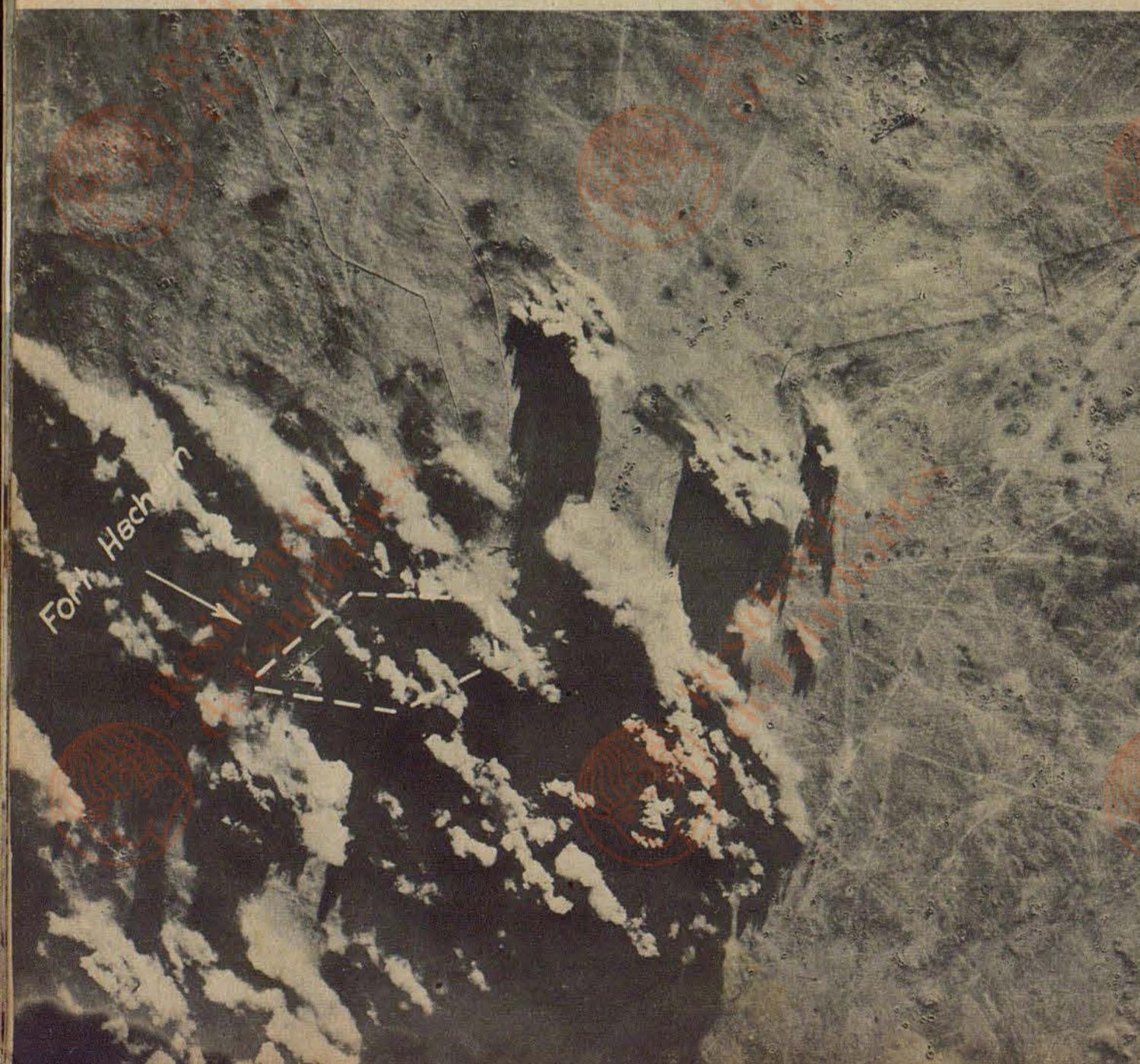


Fort Hacheim

Stukas au-dessus du fort Hacheim. La première vague de Stukas fond sur les nombreuses tranchées et sur les positions (1). Déjà, les 6 premiers appareils ont piqué (2), tandis que les autres volent encore vers leur but. Les premières bombes éclatent et des nuages de fumée s'élèvent sur la monotonie du désert.

←
Bombe! Les terrains environnant le fort et le système de fortifications de Bir Hacheim sont arrosés de bombes par les Stukas. La fumée des explosions s'élève au-dessus du fort qui est sérieusement atteint.

Clichés de la Luftwaffe



Fort Hacheim

BIR HACHEIM

Bir Hacheim était le point d'appui méridional du système de défense britannique en Marmarique. Le fort fut pris d'assaut le matin du 11 juin, après que la Luftwaffe eut bombardé les positions qui entouraient le fort et le fort lui-même. On fit plus de 2.000 prisonniers, presque tous des gaullistes.

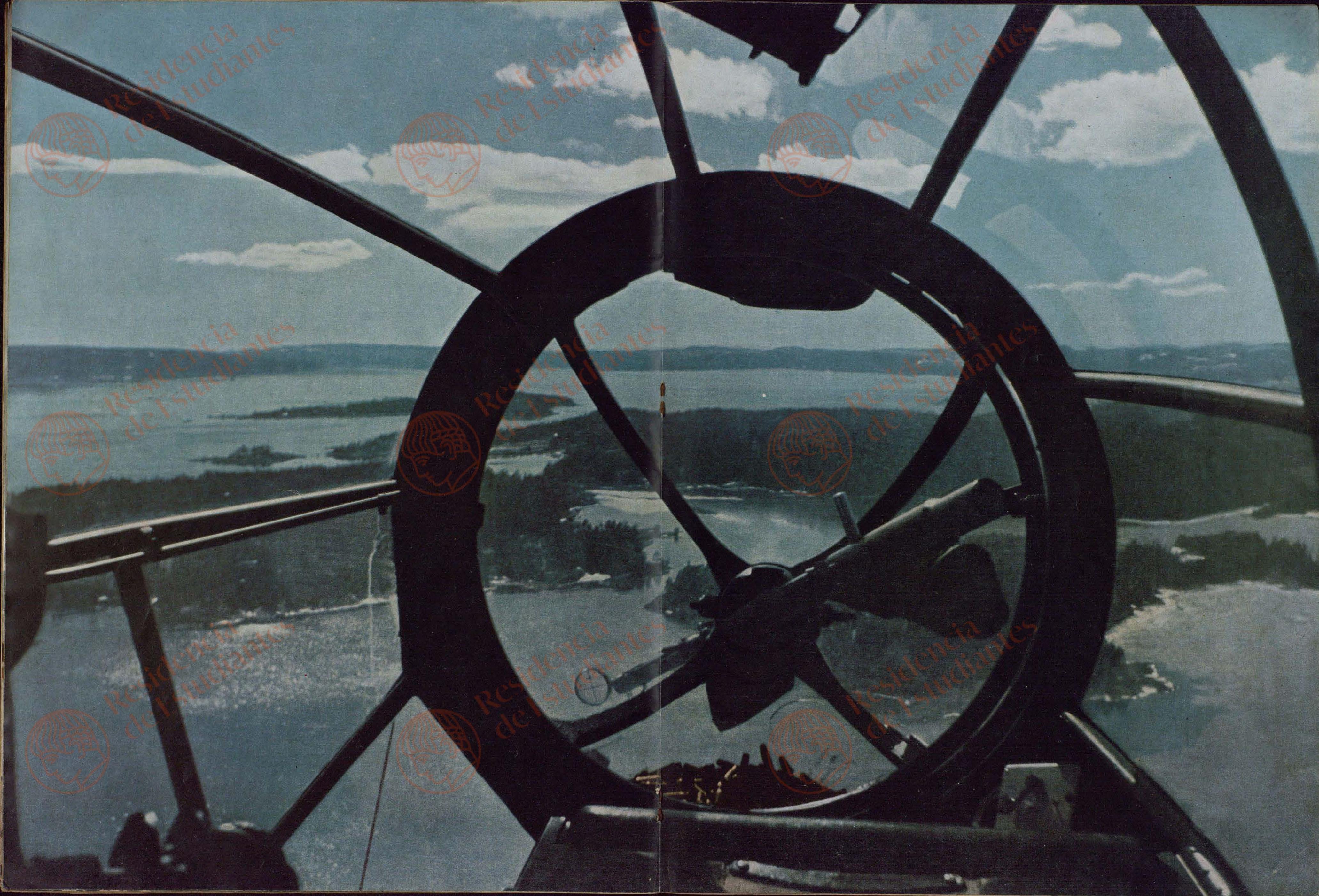


En souvenir d'un bombardier soviétique abattu.

Cliché du correspondant de guerre Fredersdorf (PK).

Vol au-dessus de la Finlande, le pays aux 35.000 lacs.

Cliché du correspondant de guerre Roehr (PK).



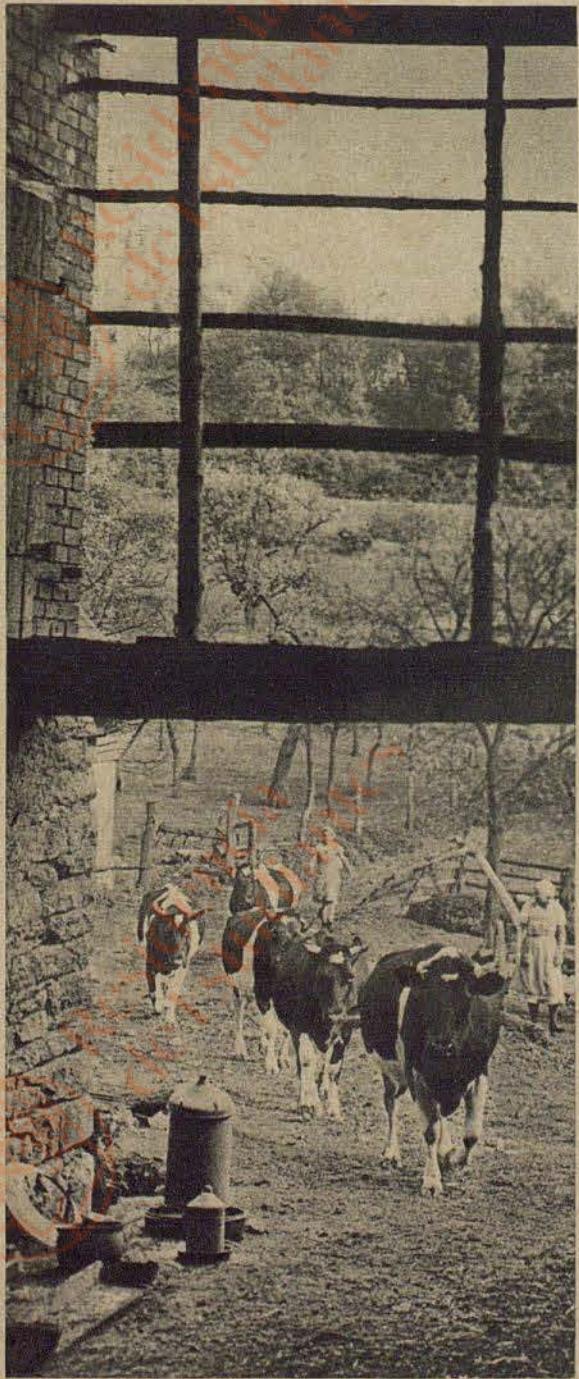




Le bien du fermier Karl Schlotz: 70 arpents de terre, autour d'un village perché sur la pente d'une colline calcaire, constituent sa propriété.

NIKOLAUSBERG

Une ferme allemande pendant la guerre



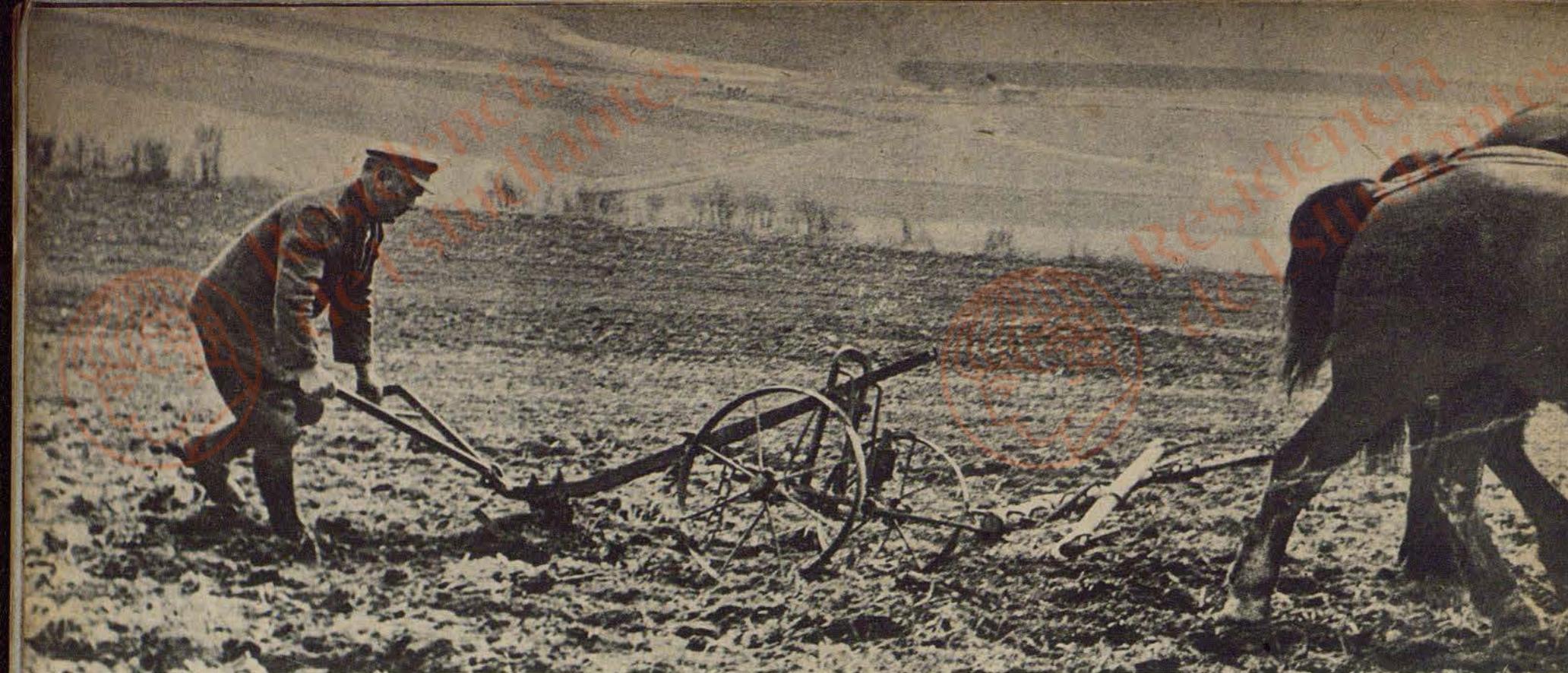
« Signal » montre ici quelques images de la vie d'une ferme dans un village frontière; « frontière » signifiant ici: limite inférieure de la prospérité. Un champ n'est pas nécessairement comparable à un autre. Un paysan qui doit cultiver et récolter sur un sol pauvre n'a pas le même sort que celui à qui est échu un sol chargé d'humus et de grasses prairies. Et c'est de ceux-là surtout, des moins favorisés, que la guerre exige des efforts extrêmes.

←
Quand sonne l'Angélus. Les vaches rentrent du pâturage qui n'est pas plantureux, car les pentes se dessèchent rapidement.

→
Le fermier, Karl Schlotz a 49 ans. Bien qu'il ait été, en 1915, grand blessé de guerre, il n'en est pas moins un laboureur infatigable en même temps que le parfait directeur-conseil de la communauté villageoise. Ses deux fils ainés sont au front. En dehors de sa femme, de sa fille et d'une vieille fermière, il ne lui reste plus pour l'aider à faire valoir la terre domaniale qu'un ouvrier polonais.

Petite symphonie en rouge et blanc





A la charrue. Le laboureur trace son sillon sur la pente pierreuse.



Une ferme allemande pendant la guerre



La vieille fermière se rend utile. Âgée de 65 ans, elle s'occupe de l'entretien de la maison et du jardin. Près d'elle est assis Charles-Henri, le benjamin de la ferme.



Un pour tous; solidarité. Avec son tracteur, Karl Schlotz vient en aide à tous les paysans qui ne disposent pas d'outillage nécessaire. Et c'est encore lui qui, le plus souvent, transporte à la ville, à 6 kilomètres de là, les produits du village.

Le « chef » des paysans, le soir, penché sur ses livres. Il est, en outre, trésorier de la Caisse d'Epargne, du Centre de groupage des œufs, chef du village et membre du Conseil de fabrique.



Levée la première. Anne-Marie prélude à sa longue journée de travail à la ferme en allumant le feu.



Le « chef » des paysans, le soir, penché sur ses livres. Il est, en outre, trésorier de la Caisse d'Epargne, du Centre de groupage des œufs, chef du village et membre du Conseil de fabrique.

Le paysan aime la terre. Ce n'est pas surtout pour sa fécondité. Il s'attache d'autant plus à son sillon que celui-ci lui a coûté plus de peine. Ce sont les sols ingrats qui donnent à l'homme le sens de la communauté et de la solidarité.

Le village de Nikolausberg que dirige, en qualité de chef de communauté agraire, le propriétaire exploitant Karl Schlotz n'est pas, le moins du monde, un village riche. Perché à 300 mètres au flanc d'une colline calcaire, sa situation le long d'une pente rend en-

core plus dures les conditions de travail et d'existence. Les sédiments formés sur ce sol calcaire sont rapidement entraînés vers la vallée avec les parcelles d'humus nourricier qu'ils contiennent, ne laissant qu'un sol pauvre qui se dessèche vite.

Le cultivateur qui doit tirer sa subsistance d'une pareille terre n'arrive que bien rarement à la richesse et ne peut se procurer que difficilement les outils mécaniques exigés par l'agriculture moderne pour intensifier la production.

Car la guerre, actuellement, veut que chaque mètre carré de terrain, fût-il du sol le plus ingrat, soit utilisé au maximum. Et c'est cela que réalise le paysan. Son œuvre est moins un travail qu'un combat. Il peut soutenir avec honneur la comparaison avec la lutte menée, par ses fils, sur le champ de bataille. Nul n'épargne sa peine, femmes, jeunes et vieux, tous recherchent la besogne virile.

A Nikolausberg, un paysan travaille, en moyenne, 80 heures 5 minutes par

semaine. Une paysanne, 81 heures 9 minutes. Les autres membres de la famille, 76 heures 3 minutes. Tels sont les chiffres qui ressortent des recherches de l'institut agronomique régional. Il est arrivé que certains paysans et paysannes aient atteint 90 heures, et, pendant la moisson, 100 heures par semaine. Cela fait 14 heures par jour, dimanche compris.

C'est leur volonté de prendre leur part à la guerre qui les a rendus capables de tels records.

La fermière à une double tâche. De l'aube à la nuit, elle travaille dans la ferme et les étables. C'est encore elle qui s'occupe des repas et de la boisson. Selon une antique coutume, c'est le maître de la maison qui coupe le pain.



BAGARRES



LA première fois qu'ils se virent et perd dans la hauteur des temps. La rencontre eut lieu dans un port, mais je ne saurais dire lequel. Du reste, cette histoire n'a guère plus besoin de se situer que l'océan n'a besoin de digues et de côtes pour être l'Océan et porter des bateaux.

Koff était à son bord, assis sur une poupée de guindeau. Il pensait à sa paye, à sa belle ou à rien et tirait sur sa pipe. C'était un grand blond au regard bleu du Nord. Et même plus blond que je ne peux dire: l'embrun vous attaque ces chevelures-là comme un méchant bout de haussière de bastin.

Le Goff, en face, sur le quai, accoté à des balles de laine, chiquait. C'était un brun, de taille moyenne. Il avait comme des bossages sur les joues, la pommette haute et l'œil un peu bridé. Il considérait vaguement l'ancre qui pendait de son écubier, algues, rouille, minium et goudron.

Koff pensait que l'homme du quai avait une face de Chinois et que ça ne lui plaisait pas, à lui, du bord. Il se disait aussi que dévisager un honorable cargo comme un étranger mal arrimé n'est pas bonne façon de matelot. Ce n'était certes pas des pensées bien intéressantes, mais c'était cela qu'il pensait. Et cela lui suffisait.

L'autre songeait que l'homme du bord avait une physionomie en nœud de gueule de râle, pour parler comme à bord, et que ça ne lui plaisait pas, à

lui. Il songeait aussi que ça n'est pas non plus des manières de matelot que de rester assis comme un jean-fourre en attendant que le cambusier vienne piquer la soupe. Ce n'était pas davantage des songerades bien intéressantes, mais c'était ainsi.

Pour vérifier qu'il songeait juste et bien, Le Goff se déhala de sa balle de laine, gagna vers l'arrière du cargo et lut sous la lisse de voute: « Altona » — Hambourg. Il fit une grimace. Il n'aimait pas ces bateaux-là ni ces gens-là.

Koff, cependant, par-dessus son bas-tingage, observait l'homme qui observait son bateau. Il le vit s'éloigner le long des quais, les mains dans les poches. Il le vit franchir une passerelle et monter à bord d'un vapeur de charge. Un pavillon pendait en poupe. Il n'aimait pas non plus ces couleurs-là... Il se leva, descendit lentement sur le quai et vint lire le nom du navire: « Ville-du-Havre » avec une moue.

Puis ces deux hommes se dévisagèrent et chacun d'eux se dit que s'il rencontrait l'autre, ça pourrait mal tourner... ça tournerait sûrement mal... Mais ni l'un ni l'autre ne savait au juste pourquoi.

*

La seconde fois qu'ils se virent, longtemps après celle-ci, c'était à Londres, dans une boîte, au fond d'une impasse de Whitechapel. Un peuple s'y trémoussait dans une tabagie de langues et d'odeurs et de miaulements d'accordéon.

Eux deux buvaient, chacun à sa table et les coudes sur la table. Ils suivaient de l'œil les ondulations des fil-

Nouvelle
de M. L. Bihan

les et des voyous et les faufilements des souteneurs à travers les danses.

Quand Le Goff vit que Koff allait payer et se levait, il devina que le moment était aussi venu de payer et se leva.

Ils se suivaient doucement, dans la pénombre, de ruelle en ruelle, à un quart d'encablure. Soudain, celui qui suivait, c'était Le Goff, percuta vent debout, comme un tourbillon sourd de jurons rauques et de coups. C'est un sûr instinct des marins de tous les pays que de flairer les grains et de courir à la bagarre. Il pressa le pas.

Koff gisait sur le trottoir. Trois hommes lui paralyisaient bras et jambes. Une large mégère, d'une main, essayait de fouiller ses poches et de l'autre appliquait un torchon sur sa bouche. Il grognait sous le bâillon et se tordait sous l'étreinte.

Le Goff n'hésita pas. Il était d'une espèce qui a vite fait d'enrouler sur son poing son mouchoir à carreaux pour frapper plus dur sans se casser les mains, et qui sait que le crâne a été donné à l'homme pour cogner...

Quand Koff, donc, se fut relevé et, ensuite, ébroué, il regarda l'autre et le reconnut. Mais il ne dit rien, ni quoi, ni qu'est-ce, ni merci... Les marins ne se croient pas toujours obligés d'exprimer leurs sentiments. Le Goff, non plus, ne dit mot. Puis, comme la mégère, effondrée dans une embrasure de porte, retrouvait son souffle pour hurler, tous deux filèrent à travers les ruelles. Ils avançaient très vite, sans courir. Au passage d'une patrouille de police, ils ralentirent et trouvèrent l'instinct de se prendre bras dessus

bras dessous pour cheminer de conserve comme deux braves fistons.

Mais, quand leurs bras se quittèrent, en arrivant aux quais, chacun sentit que le bras du voisin n'était peut-être pas celui d'un ami. Il y a d'obscures sensations comme celle-là...

Des traînées de mazout, s'irisait sous la lune autour des étraves et des gouvernails. Tout dormait, hormis le ressac.

Koff s'arrêta devant la coupée de son cargo. La passerelle était levée, mais la coque n'était séparée du quai que par la panse aplatie des ballons de défense. Il signifia, par gestes, qu'il suffisait qu'on lui fit la courte échelle pour qu'il sautât sur son pont.

L'autre grommela :

— Ja.

— Ja ? fit Koff surpris.

— Ja, répéta Le Goff.

Et il tendit ses mains, doigts croisés, en étrier. Mais le premier reprit :

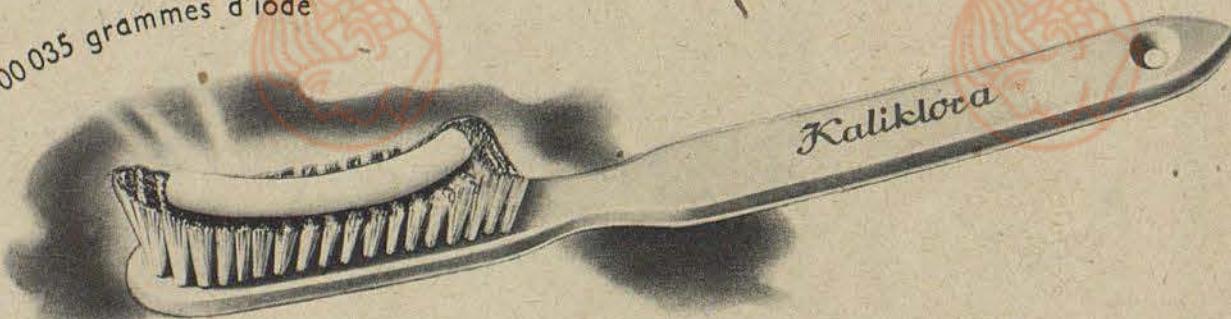
— Ja ?...

Et il ajouta des mots interrogatifs que l'autre ne comprenait pas. Celui-ci, à son tour, grommela des paroles que l'autre ne comprenait pas non plus. Le premier savait que l'autre disait « Ja » mais n'était pas de sa race. L'autre savait que le premier n'était pas de sa race et disait aussi « Ja ». Chacun savait, en outre, que le cargo « Altona », de Hambourg et le cargo « Ville-du-Havre » sont des bateaux qui ne se comprennent pas très bien.

Un homme d'Altona, qui ne comprend pas, a le droit de croire qu'on se paie sa tête. Un marin breton, qui ne comprend pas, a la tête près du bonnet.

A la fin, Koff donna des signes d'impatience, haussa les épaules et eut un rire muet. L'autre fit une sorte de grimace et, soudain, d'une bourrade, précipita le premier entre coque et quai, dans l'eau noire. Il entendit les cogn-

0,000035 grammes d'iode



Ce n'est qu'une quantité infime d'iode...

qui, lors des soins quotidiens avec le dentifrice Jod-Kaliklora, pénètre dans les muqueuses de la bouche et s'infiltre dans la circulation sanguine. Et pourtant l'effet en est surprenant! D'après la littérature médicale et l'avis de plusieurs milliers de médecins et de dentistes, il n'existe pas de meilleur remède pour prévenir ou

guérir l'inflammation des gencives qui, si souvent, cause le déchaussement des dents (paradentose); pas de meilleur remède non plus pour combattre la sensibilité des collets dentaires. Si une action plus énergique est nécessaire, on se servira, suivant ordonnance du médecin, du dentifrice renforcé, Stark-Jod-Kaliklora.

Agence Générale pour la Belgique:
SOBELPHA S.P.R.L. — 95, rue Ste-Claire — Bruges



ments du corps contre les tôles et le plouf, et détala.

*

La troisième fois qu'ils se rencontrèrent, ce fut à l'escale. L'« Altona » revenait du Brésil avec un chargement de café pour Hambourg. La « Ville-du-Havre » rentrait de Norvège, lestée jusqu'aux bas-haubans de poteaux de mines pour Caen ou les environs.

C'était en rade d'Anvers, je crois. Le Goff, un soir, regagnait son bord. Un soir ou un matin ? Tout ce que je sais, c'est qu'il faisait aussi clair que dans une soute. De plus, la neige pouvait cordages et filins et il gelait à vitrifier la marée.

Le Goff donc venait à hauteur de sa coupée, lorsqu'il percut un petit coup de sifflet qui le hélait. Il vira de bord, paisible et lourd comme un vaisseau de ligne et vit venir à lui une silhouette qu'il avait déjà pu croiser autrefois... Une voix lui demanda :

— Fill' dou Hafré ?...

Il répondit :

— Ja...

La voix reprit :

— Altona...

Et Le Goff reçut le choc, comme une torpille, en plein ventre, qui est, comme chacun sait, la ligne de flottaison de l'homme de mer. Il tituba et ioula dans le bassin. Et Koff s'en fut, quitte et satisfait.

*

La quatrième fois que les deux se rencontrèrent, c'était il n'y a pas si longtemps. En mer, au large. Je crois que c'était dans la Manche, mais je ne peux pas bien faire le point.

Le Goff était à sa barre, roidi, pattes serrées aux poignées de la roue, l'œil au chadburn, l'œil au large, l'œil au ciel, l'œil au pont. C'était sur un aviso, un sacré raffiau. Pleins d'hommes gisants qui pleuraient et qui gémis-

saint dans les coursives. Il y avait des blessés couchés en travers de la passerelle et des biens portants accrochés dans les haubans, qui tenaient encore des fusils au poing, et d'autres, accrochés au pied des longs tubes de D.C.A., qui menaçaient le ciel où ronflaient des avions.

Or, son commandant avait dit à Le Goff :



au réticule du viseur, l'œil au large, en haut, en bas.

Un moment, son pilote lui dit, d'une voix qu'il entendait assez nette sous le casque :

— Je pique, je lâche les betteraves... Pendant la ressource, tu lances tes dragées... Compris ?

Il répondit :

— Paré.

Et il se sentit saisi aux membres, au ventre et à la gorge comme dans une trombe. Il retint son souffle, reprit son souffle et vit le ciel qui basculait, puis la mer, en mur oblique et miroitant. Il crut qu'il allait fermer les yeux dans le vertige, lorsqu'il éprouva un recul et vit grouiller sous lui, les ponts d'un bateau que le stuka frôlait. Accroché à l'arme, il lâcha ses rafales... Ce fut comme si ses balles avaient rebondi... Il entendit craquer des tôles et des projectiles faire éclater les vitres du parebrise dans le hurlement du moteur. Du sang couvrit son visage et sa dernière pensée fut qu'il était mort.

— Ja wohl...

Le Goff entendit le même hurlement qui s'emparait de lui. Il crut qu'il allait fermer les yeux. Ce fut comme si la mer ou le ciel saisissait son bateau pour le broyer corps et biens. Il entendit la clamour des membrures et le râle monstrueux de la coque entr'ouverte. Des balles giclerent autour de lui. Du sang couvrit son visage et sa dernière pensée fut qu'il était mort.

— Ja... Oui... *

Ils se sont retrouvés encore... Koff et Le Goff ont le visage tailladé et la paupière rouillée des hommes qui ont souffert ou pensé. Ce qui est, après tout, souvent la même chose.

Ce coup-ci, c'est sur le pont du même navire, un grand cargo neuf qui largue juste ses amarres. Le moko vient de désigner du doigt deux hommes pour la même tâche, un pour la

manœuvre au guindeau d'ancre, l'autre pour veiller au mouilleur. Les deux ont répondu, ensemble :

— Ja wohl et Ja... oui.

Ils ont gagné, ensemble, à pas balancés, le gaillard d'avant et se considèrent, en allant, de côté, à travers leurs cicatrices.

L'un dit soudain :

— Fill' dou Hafré ?...

L'autre répond encore :

— Ja...

...Mais il fait signe qu'il n'a plus son sac à bord de la « Ville-du-Havre ». Et il demanda à son tour :

— Altona ?

Koff répond aussi :

— Ja...

...et fait signe, de même, qu'il n'a plus son sac à bord du vapeur « Altona ».

Tous deux ne comprennent pas encore très bien. Ils ont cette grimace fugitive et ce petit reniflement des hommes qui vont s'empoigner...

*

Soudain, un coup de sifflet, strident, furieux, terrible, du maître d'équipage, réve à leurs oreilles.

Et les voici tout de même, deux grands dos larges dans la vapeur qui fuse, courbés, jumeaux, sur les mailloons qui sonnent et les émerillons qui grincent en cognant l'étrangloir. L'ancre remonte en rampant lourdement, comme une chose vivante.

*

...Je ne peux pas dire au juste dans quel port ceci s'est passé et comment ça finit... Du reste, cette histoire n'a guère plus besoin de fin que l'Océan ou la vie des hommes n'ont besoin de limites pour porter des navires ou porter leurs travaux. Mais je peux dire que ce bateau-là s'appelait « Villes-d'Europe » et qu'il faisait beau temps.

(Dessins de K. F. Brust.)

ZEISS
Ultral
LUNETTES

protection parfaite
contre le soleil

Chez tous les opticiens

CARL ZEISS
JENA

REPRODUCCIÓN DE ESTUDIANTES

BERLIN - KÜLN - HAMBURG - WIEN -

A la recherche du Polyandrion

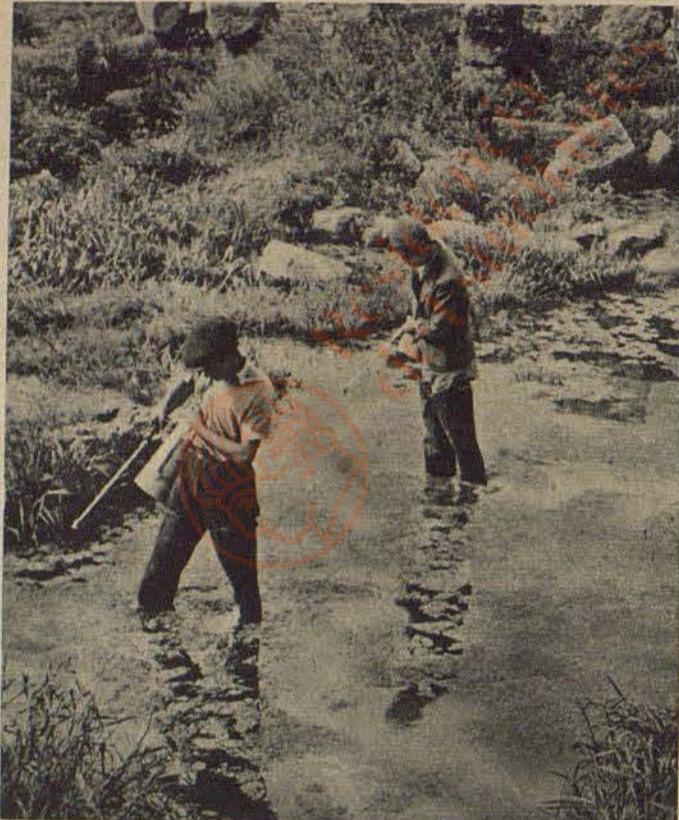
Les archéologues ont des surprises /

De notre correspondant
spécial en Grèce Heinz Medefind

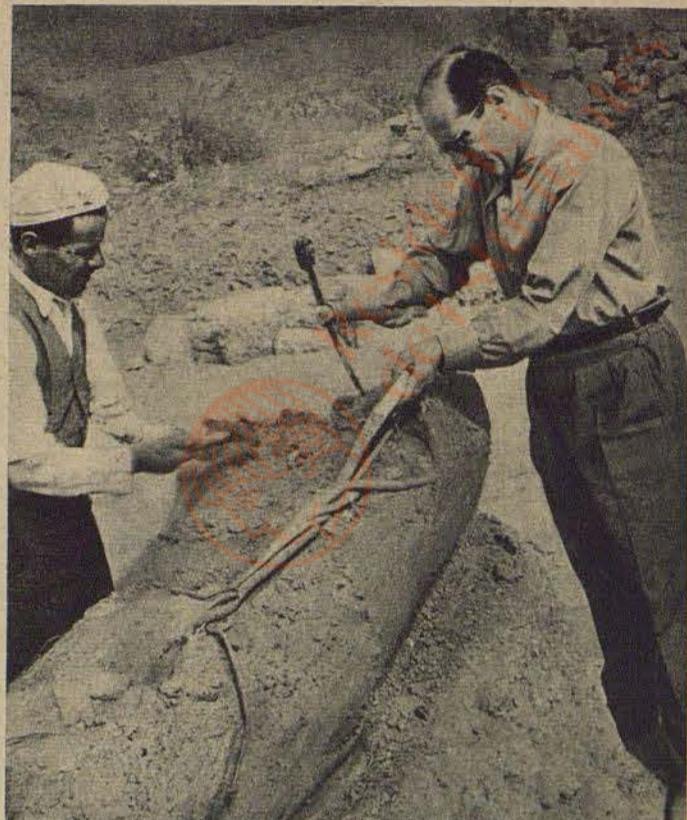


Un jeune homme... de plus de 2.000 ans. Des archéologues allemands ont trouvé ce masque de théâtre en faisant des fouilles sur le Kerameikos où se trouvait le cimetière de l'Athènes antique. On reconnaît à des traces de couleur rouille qu'il s'agit probablement d'un masque d'éphèbe, car ceux des femmes étaient teintés en blanc. Par quel hasard cette trouvaille est-elle tombée parmi les tombes?... Peut-être un passant voici 2.500 ans l'a-t-il ce masque par-dessus le mur du cimetière.

PRESQUE 2.400 années ont passé depuis que Périclès, le grand homme d'Etat grec, fit le panégyrique des Athéniens morts au champ d'honneur lors des guerres qui sévirent en son temps. L'historien Thucydide a transmis ce panégyrique à la postérité. Il y est fait mention de cet ossuaire où tous ceux qui moururent pour la patrie furent couchés pour leur dernier sommeil. C'était alors la coutume



Pionniers de la science. Des hommes, chaussés de bottes imperméables, arrosent d'huile lourde un marais du Kerameikos. C'est le niveau inférieur de la nappe des eaux souterraines d'Athènes. Ces eaux ne tarissent jamais complètement et des larves de moustiques y séjournent par myriades. L'huile pulvérulente détruit les larves des insectes et supprime le danger du paludisme. Ceci facilite la tâche des chercheurs dans leurs travaux pour exhumer le fameux Polyandrion.



Une surprise dans le sépulcre. Lors des fouilles à la recherche du Polyandrion, beaucoup de tombes particulières ont été mises à jour. Le Dr. Gebauer, chef de l'expédition allemande, procède à l'ouverture d'une de ces tombes. Elle contient le squelette d'une femme (sur l'illustration de droite) avec une urne funéraire à son chevet. C'est le premier caveau de ce genre qu'on trouva à Athènes. De qui sont les cendres contenues dans cette urne? A-t-on réuni un couple dans cette tombe? De telles fouilles résolvent d'anciens problèmes, mais posent de nouvelles questions.

Une longue-vue inversée

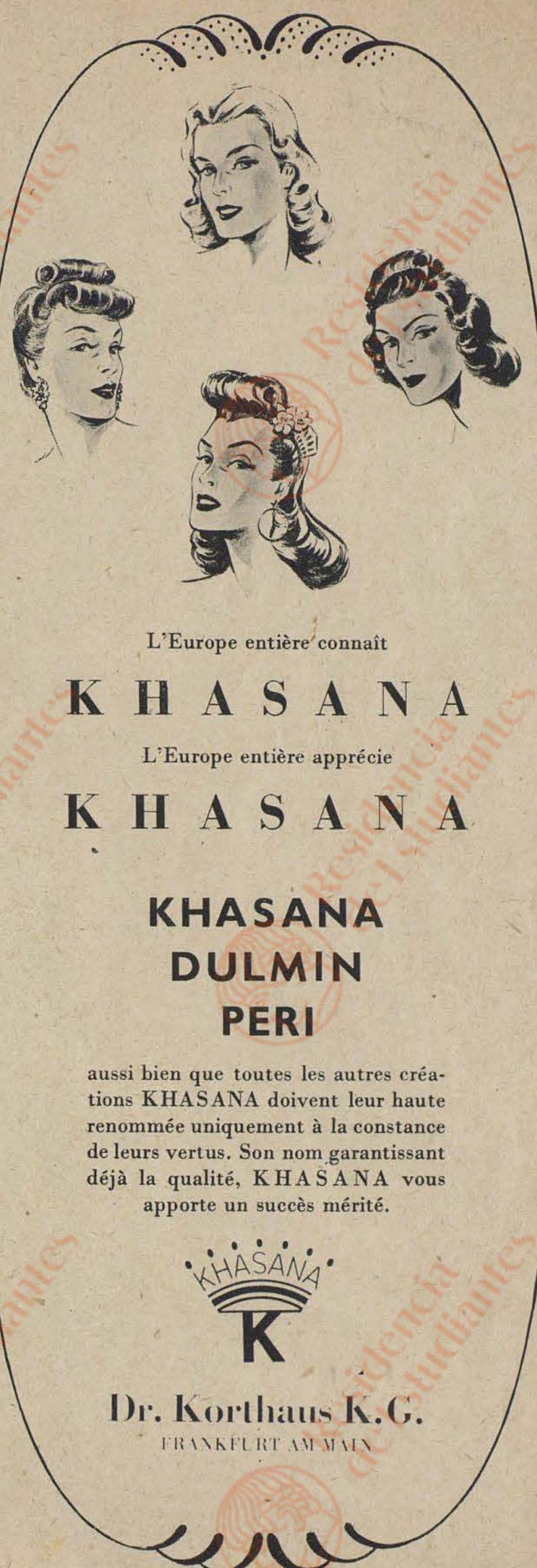
Il est essentiel que l'on voie bien ce que l'on veut photographier. Tous les appareils possèdent un viseur, mais, pour permettre de mieux voir, les appareils Voigtländer possèdent une petite longue-vue inversée, connue sous le nom de "viseur optique".

Les célèbres objectifs Voigtländer, le viseur optique et, enfin, le très pratique déclencheur dans l'abattant sont autant de garanties pour obtenir une photo réussie.



d'incinérer les morts sur le champ de bataille. Leurs cendres étaient transportées ensuite dans la patrie où avaient lieu des obsèques solennelles. Au début de l'hiver on les enterrait dans un commun tombeau: le Polyandrion. Là reposent les héros morts de la Grèce depuis le siècle de Périclès jus-

qu'à l'époque majeure de l'hellénisme. La science allemande a décidé de découvrir le Polyandrion, disparu sous de nouvelles couches de terre. Les fouilles entreprises à l'emplacement du cimetière de l'ancienne Athènes ont commencé. Les trouvailles restent propriété de l'Etat grec. M—





Le point le plus faible de notre santé

La dent est une des parties les plus vulnérables du corps. La meilleure preuve en est la carie, si répandue qu'elle semble une épidémie.

Une lutte contre cette épidémie ne peut être efficace qu'à la condition d'en découvrir les causes et d'étudier les remèdes. Au début de la carie, il s'agit de distinguer deux dangers principaux: la déficience de la matière de la dent, causée par une nourriture défavorable et la destruction extérieure. Celle-ci provient de résidus d'aliments s'insinuant, après chaque repas, entre les dents. Dans la chaleur humide de la bouche, ces menus débris se corrompent très vite, surtout la nuit, quand la salive est moins abondante. Cette décomposition produit des acides qui attaquent le calcaire de l'email et le dissolvent jusque dans la partie osseuse de la dent. C'est alors que des bactéries dangereuses peuvent pénétrer jusqu'à l'intérieur. Une fois arrivées, elles ont rapidement fait leurs ravages. La substance intérieure se désagrège et la dent meurt en occasionnant de violentes douleurs. Ainsi, la substance morte de la dent devient génératrice de nouvelles bactéries qui empoisonnent l'organisme entier et qui entraînent de graves affections.

Il est hors de doute que des mesures appropriées enrayent à la longue la carie dentaire, à condition que chacun de nous apporte à sa denture les soins appropriés.

1/ Fortifier ses dents par une nourriture raisonnable qui développe la structure dentaire. — Avant tout du pain complet, pommes de terre, fruits, lait et légumes.

2/ Chaque bouchée doit être bien mastiquée afin de donner de l'exercice aux dents et de faciliter la digestion.

3/ Des soins quotidiens et consciencieux, avec une brosse individuelle et un bon dentifrice — comme Chlorodont — sont indispensables afin d'enlever le tartre et tous résidus alimentaires.

4/ Deux fois par an, il faut faire examiner sa dentition par un dentiste. Ainsi, la menace même d'une carie peut être constatée et facilement guérie à peu de frais.

Le dentifrice de qualité

Chlorodont

indique le chemin de la santé.

Quand furent-ils découverts?

Un calendrier animal de trois siècles

1492

Des perroquets domestiqués dans les Antilles. — Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique, rencontra chez les Indiens des Antilles des perroquets en captivité.

1503

Punaises à Londres. — ...D'abord, les dames de la cour crurent que c'était la peste bubonique à cause des piqûres rouges, mais les punaises se révélèrent bien moins dangereuses.

1513

Un rhinocéros vivant, venu des Indes, fut offert en cadeau au roi Manuel du Portugal. — En 1515, Albert Dürer, le maître de Nuremberg, fit une gravure sur bois de l'animal. Quarante ans plus tard, cette œuvre fut incorporée dans le grand album d'animaux du Suisse Gesner. L'animal même, offert au pape, succomba au cours de son voyage vers Rome.

1516

Première nouvelle de la sarigue. — Pétrus Martyr écrivit dans son œuvre « De orbo novo »: « On vient de découvrir, à proximité du fleuve Maraguon, une nouvelle bête, une sorte d'animal difforme: corps et queue du renard, derrière et pattes du singe; les pattes de devant ressemblent aux mains d'un homme, les oreilles à celles d'une chauve-souris. Sous le ventre, cette bête porte un second ventre en forme de poche où elle cache ses petits dès leur naissance. Ils n'en sortent que lorsqu'ils peuvent se nourrir eux-mêmes. »

1520

La tête d'un morse pour le pape Léon X. — Erich Falchendorff, l'archevêque des pays nordiques, envoya de Trondhjem au pape Léon X la tête d'un morse conservée dans du sel. Au cours du voyage à Rome, on fit, à Strasbourg, le portrait de cette tête.

1534

Un Français découvre le grand pingouin. — Avec deux bateaux, Cartier débarqua à l'île Funk, à Terre-Neuve. Pendant une demi-heure, ses hommes massacrèrent les oiseaux sans défense, de façon à remplir les deux bateaux. Cette viande fraîche guérit les marins du scorbut dont ils étaient atteints.

1535

Des chevaux espagnols pour Buenos-Aires. — Don Pedro Mendoza importa des juments et des étalons d'Andalousie et de Ténériffe dans les pampas, à proximité de la nouvelle ville. Un jour, il fallut quitter Buenos-Aires à cause des Indiens, et une demi-douzaine de chevaux restèrent en arrière. Ils redevinrent sauvages et sont à l'origine des immenses troupeaux de chevaux sauvages des pampas.

1572

Les premiers pigeons voyageurs. — Pendant le siège de la ville hollandaise de Haarlem par les Espagnols, les assiégés se servirent pour la première fois de pigeons apportant des nouvelles au monde extérieur. Les assiégés de Leiden en firent autant contre les assiégeants espagnols en 1574.

1583

Des animaux dans l'ambre. — Michel Mercati dessina pour l'ouvrage « Metallotheca » les premières reproductions d'animaux et de restes d'animaux

enfermés dans l'ambre. Plus de deux siècles plus tard, en 1717 seulement, cette œuvre put être publiée.

1587

Pêche aux huîtres, propriété d'Etat. — Le roi Frédéric II de Danemark déclara propriété royale les parcs aux huîtres le long des côtes danoises et en loua le droit de pêche.

1592

Des « oiseaux sacrés » sans pattes ni ailes. — Jan van Linschoten, savant hollandais, décrivit les oiseaux sacrés des Malais comme des « oiseaux de paradis ». Il raconte que personne n'a pu voir ces oiseaux vivants. Ils restaient dans l'air et se tournaient vers le soleil. Ils ne venaient à terre que pour mourir. Ils n'avaient ni ailes ni pattes, « comme on pouvait le voir chez certains oiseaux qui venaient aux Indes et parfois jusqu'en Hollande ».

1597

Le capitaine Scellinger amena le premier casoar vivant en Europe. — Cette bête vient de l'île Banka. Un radjah, à Java, en fit cadeau au capitaine hollandais. A Amsterdam, le casoar fut exhibé pendant plusieurs mois pour de l'argent; après quoi, il devint propriété du comte Solms qui le garda pendant longtemps à La Haye. Ensuite, le prince électeur de Cologne l'acheta et il passa finalement dans les mains de l'empereur Rudolf II.

1598

Des oiseaux de la famille des pigeons dans l'île Maurice. — Dans la description du voyage de son compatriote, l'amiral van Neck, le Hollandais de Vry parle pour la première fois du dronte, qu'on ne connaît plus depuis la fin du XVII^e siècle. De Vry donne à ces oiseaux le nom d'« oiseaux à foulon ».

1611

Les « admirables » termites. — Extrait d'un livre de Clusius: « L'explorateur néerlandais van der Hagen vit à Amboine, dans un grand désert presque sans arbres, de gros monticules de terre rouge tout criblés de trous, où grouillaient de petits vers. Les nègres assurèrent que ces édifices, bien que mesurant 15 à 16 pieds, étaient construits par ces insectes minuscules en 30 à 40 jours, ce qui est réellement admirable et digne d'être vu. »

1613

Les os du mastodonte attribués à l'homme. — Le chirurgien français Mazurier découvrit dans la vallée du Rhône, au sud de Lyon, les dents et les os du mastodonte. Il les prit pour les os de Teutobad, roi des Cimbres, et exhiba le squelette en France et en Allemagne. Son erreur est compréhensible: aucun des animaux jusqu'alors connus n'avait cette forme des dents ni cinq orteils. Les anatomistes de l'époque ne purent donc qu'affirmer qu'il s'agissait d'os humains.

1627

La fin temporaire de l'aurochs. — Dans la forêt de Jaktorowka, alors en Pologne, on constata la mort du dernier aurochs, taureau sauvage qui, autrefois, était répandu en Europe et en Asie. En 1932 seulement, les frères Heck réussirent, dans les jardins zoologiques de Berlin et de Munich, l'élevage de nouveaux aurochs en croisant plusieurs races de bétail différentes.





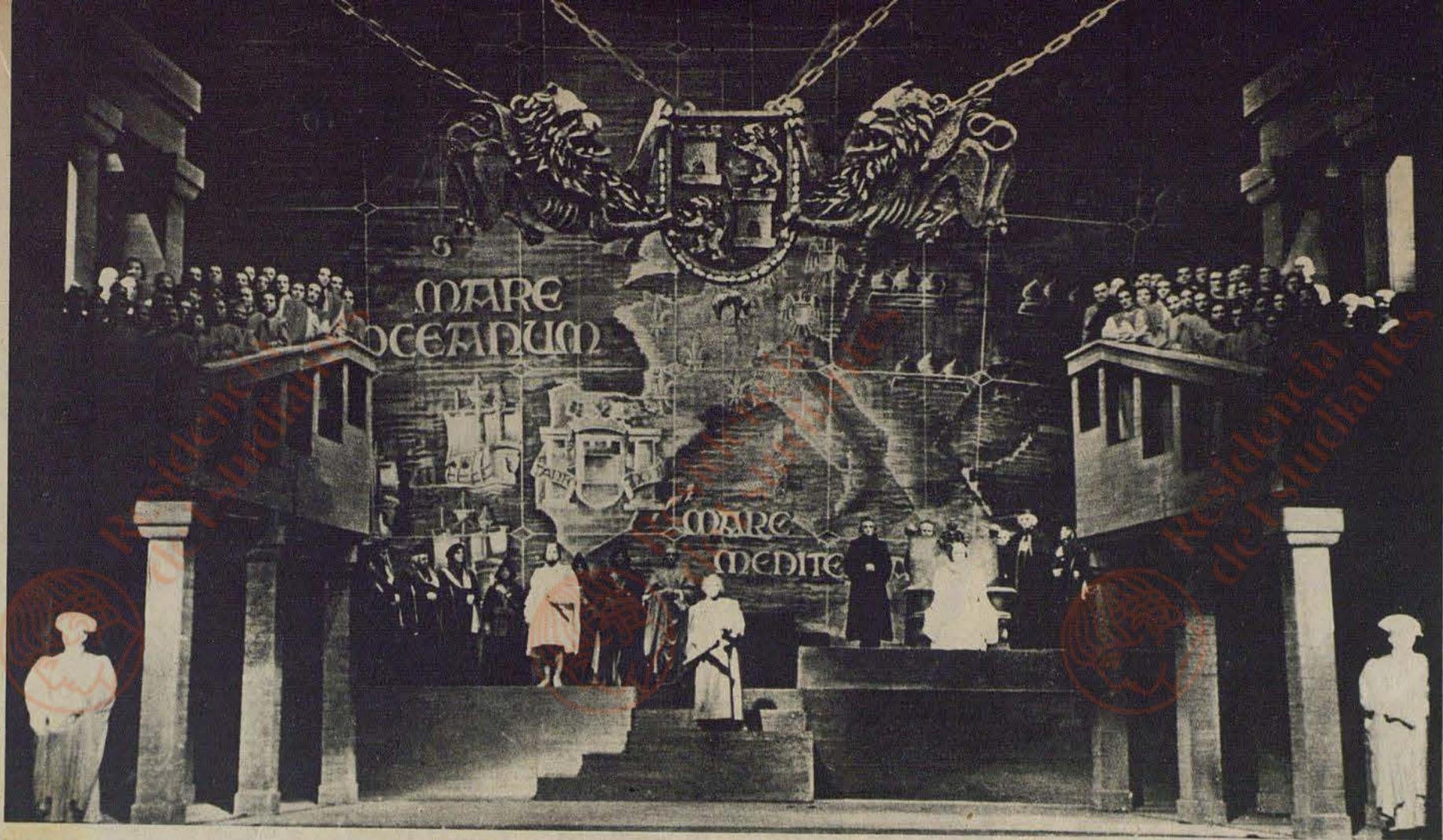
Après cinq siècles, on a retrouvé

*Le planisphère sur lequel
Colomb étudia ses voyages*

Il y a 450 ans, le 3 août 1492, Christophe Colomb partait de Palos avec trois caravelles. Les historiens ont eu beaucoup de peine à trouver des documents sur les entreprises héroïques du navigateur italien. Ce furent surtout les Italiens qui essayèrent de rassembler les lettres et les cartes de leur compatriote. Le professeur Sebastiano Crino a découvert, il y a vingt ans, la carte reproduite ici. Ce n'est qu'aujourd'hui, après une étude approfondie de tous les documents existants et après l'interprétation des textes de la carte qu'on a pu établir qu'elle était bien l'original de la carte «Toscanelli».

Un certain Nicolo de Conti de Chioggia fut, au XVe siècle, le premier Européen qui entreprit un voyage au Japon. A son retour à Florence, le pape Eugène IV lui demanda, en présence de plusieurs savants, une relation de ses voyages. Parmi les auditeurs se trouvait le grand géographe florentin Paolo dal Pozzo Toscanelli qui, se basant sur cette description, dessina la «*Vera Cosmographorum Descriptio*», une nouvelle carte du monde. Elle fut terminée en 1457. Elle correspond exactement aux dates citées dans une lettre du 25 juin 1474, de Toscanelli à Colomb. Les armoiries dans le coin gauche, en bas de la lettre — une croix rouge sur fond d'argent — sont celles des citoyens de Florence. Les armoiries à droite sont celles des propriétaires de la carte, la famille Castellani-Altafronte. Une première copie de cette carte fut faite par Toscanelli pour le roi Alphonse V de Portugal et une deuxième pour Colomb. Cette carte, explique Toscanelli, est plus facile à lire si on la «plie en rond». Le géographe a ajouté au dessin des textes explicatifs. Le plus intéressant se trouve dans l'Océan, à l'ouest de l'Europe: «De l'autre côté de cette île, on ne connaît pas de pays habités ni de passage libre pour les marins; des brumes les arrêtent.» L'échelle est représentée par les dessins à gauche et à droite, en haut de la carte. L'une de ces échelles compte 26 espaces tels qu'ils sont cités dans la lettre à Colomb: «Le chemin direct de Lisbonne à Quinsay (qui paraît être une vieille ville asiatique) compte sur cette carte 26 espaces, dont chacun correspond à 250 milles.»

Ce nouveau planisphère devint, après la République de Florence, propriété de l'Etat italien. Le professeur Crino l'a découvert finalement dans la bibliothèque de Florence. En présentant cette carte, que nous offrons ici à nos lecteurs comme une contribution importante à l'histoire de Colomb, le savant s'est acquis des mérites inoubliables. *Fro*



Colomb plaide sa cause. «Reportage et Portrait» est le sous-titre que le compositeur Werner Egk, Allemand du sud, a donné à son œuvre musicale. Avec une fidélité artistiquement stylisée, il raconte l'événement qui marqua l'orée d'une époque nouvelle. Devant le roi Ferdinand d'Aragon, Colomb plaide sa cause; sur l'avant-scène, les deux hérauts-speakers discutent le grand projet et le chœur, groupé sur les estrades latérales, commente les faits. A partir de la carte médiévale du monde, le décor change de scène en scène, mais speakers et chœur restent. Le décor du premier tableau est un planisphère du moyen âge; ainsi la mise en scène suit l'intention du compositeur.

L'HISTOIRE DEVENUE HARMONIE

Le «Colomb» de Werner Egk et la renaissance de l'opéra historique

L'HISTOIRE est action, mais une action poussée des profondeurs de l'humanité, jaillie des obsessions et des rêves et qui domine toute résistance et même l'échec. Propriété individuelle, elle prend sa place dans la grande chaîne des causes et des effets et s'incorpore au destin universel. Le jugement du monde témoigne de sa valeur et de son importance.

Avec une énergie et des moyens nouveaux, l'opéra a attaqué ce sujet historique: Colomb. Une forme nouvelle s'imposait. Le drame musical du romantisme cherchait, avec des moyens de théâtre réaliste, à donner au mythe une forme concrète et invoquait une illusion de réalité. L'opéra moderne adopte une représentation stylisée, repoussant la réalité historique à distance artistique, rehaussant seulement par des faits la valeur spirituelle de l'événement.

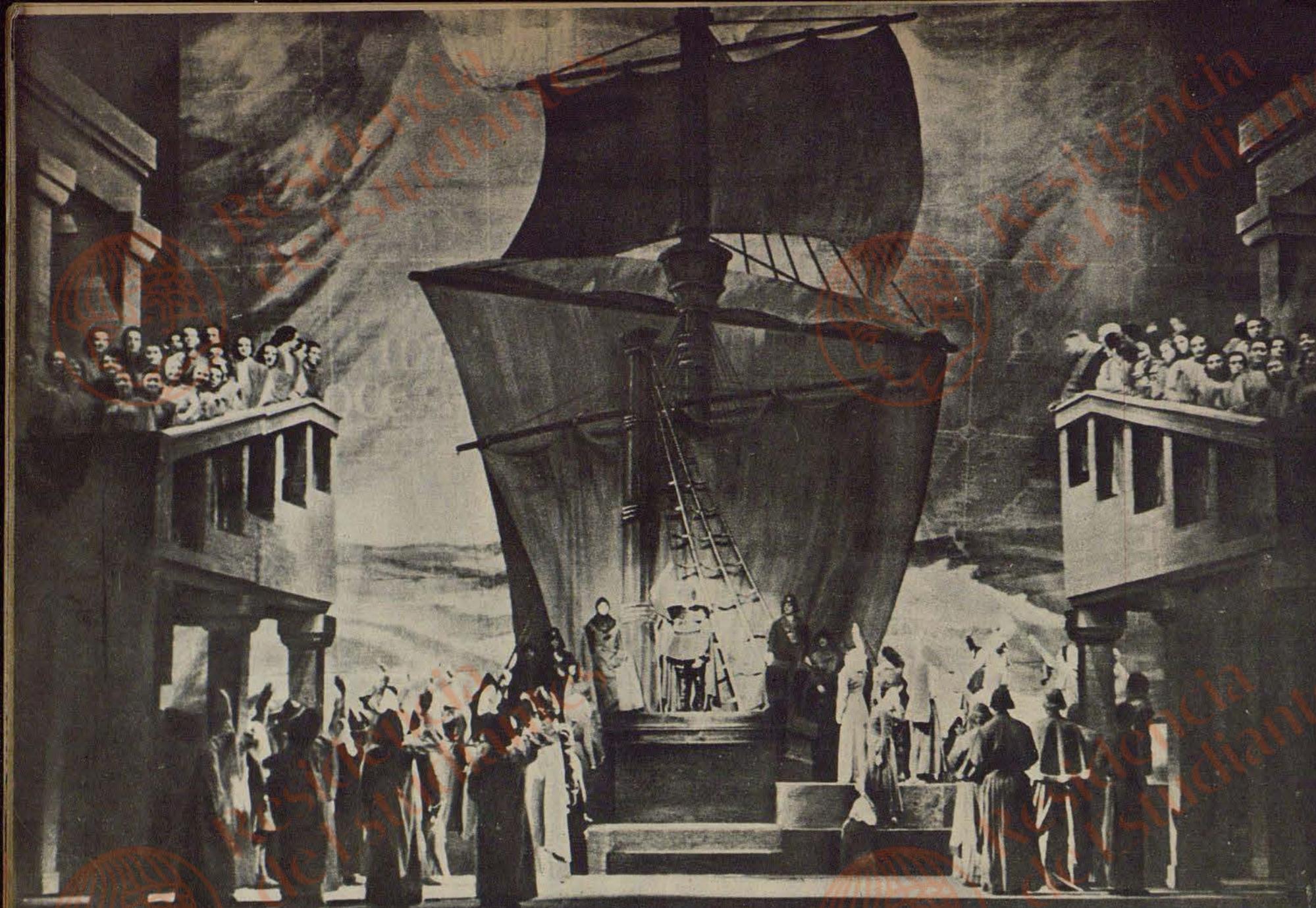
Werner Egk a réalisé cette forme nouvelle dans son «Colomb». Lancé à l'Opéra de Francfort-sur-le-Main au

début de cette année, il a été représenté depuis dans d'autres villes d'Allemagne. «Reportage et Portrait» est le sous-titre de l'œuvre. Des scènes complètes illustrent les différentes phases de la vie du héros. Deux hérauts, on dirait maintenant deux speakers, y apportent l'idée du reportage: l'un plaignant, l'autre plaideur, ils discutent l'action et le crime de Colomb. Un chœur donne à l'ensemble sa tendance philosophique et morale.

Dans la confiance de la reine Isabelle, idéaliste et enthousiaste des lointains inconnus, Colomb trouve un appui contre l'ironie du roi Ferdinand d'Aragon et les objections de la scolastique. Avec trois caravelles, équipées d'aventuriers et de gibier de bâche, il tente son projet audacieux. Il atteint le pays rêvé. L'Espagne tout entière connaît une ivresse sans pa-



Colomb impose ses idées. Erincé par le roi, il gagne la reine Isabelle à son entreprise: trouver la route des Indes.



L'idée se réalise. Au son des cloches et au chant morne de ceux qui restent à quai, Colomb donne l'ordre du départ.



reille. Une époque nouvelle commence. Mais l'avidité de l'or, la discorde et la trahison font du paradis un enfer. L'explorateur finit en prison: il meurt seul, pauvre et méconnu, étouffé sous le poids d'une aventure dont on a fait un crime.

Rigoureusement, la musique révèle tout le tragique de l'événement. Sa forme concentrée cache une abondance d'énergie vitale. Ses expressions violentes se limitent aux moments pathétiques. Elle crée des contrastes profonds quand les mélodies colorées des « Indios » sont interrompues par les cris stridents des conquérants ou quand le *Te Deum* solennel cède aux chants insolents des matelots mutinés. La mélodie sait peindre la soif de l'or ou la sombre résignation au seuil de la mort. La musique élève l'épopée tragique et le fait historique au-dessus de toute l'imperfection humaine.

← Complication tragique. Le but est atteint. Colomb se trouve devant l'idole des Indios. Mais l'avidité de l'or saisit les explorateurs et dégrade leur action magnifique.



Triomphe et fin. Avec des fêtes pompeuses et une joie immense, l'Espagne célèbre l'acquisition de terres et de richesses. Colomb meurt seul et humilié, convaincu d'un crime, rançonné de toute grandeur. (La dernière photo reproduit l'ébauche du décorateur Hellmut Jürgens qui donna les idées de mise en scène de la première représentation à Francfort-sur-le-Main.

WHEN

Mouson Lavendel
Mit der Postkutsche

MOUSON
LAVENDEL



Une coupe de cheveux solennelle commence la 16e. Avant que le fiancé ne voie sa future femme, cette coupe est effectuée, selon le vieux rite, sur le toit de la maison paternelle. Le meilleur camarade d'Osman Refat tient au-dessus de sa tête un bâton bariolé avec le croissant. Une blague à tabac symbolise la fécondité et la bénédiction du nouveau mariage.

«Le veux-tu?» Le prêtre ou amulas pose cette question solennelle à la fiancée voilée qui, entourée des invités de ses parents, s'incline sur un coussin. Trois fois elle répond: «Oui, je veux».



La dernière heure dans la maison paternelle. Les parents proches s'assemblent autour de la fiancée voilée qui attend le signe du départ pour gagner son nouveau foyer. Selon



la coutume orientale, les jeunes filles — dont quelques-unes portent les vieux costumes de leur mère — sont assises sur des coussins colorés et «consolent» la fiancée par des plaisanteries.

Osman Refat s'adonne au tourbillon du «Chaltarma». Parmi les Tartares, il a la réputation du meilleur danseur de Crimée. Il est coiffé d'une nouvelle Tchapka que son père lui a posé sur la tête en signe de sa nouvelle dignité d'époux.



Un mariage

selon la

tartare

vieille coutume

Le reporter-photographe Gronefeld (PK), a été invité, en Crimée, au mariage

d'un volontaire tartare. Les traditions

mahométanes ressurgissent après 25 ans.

la maison de son futur époux. Des camarades du régiment des volontaires tartares, dont Osman Refat est le chef, portent un tapis au-dessus de la jeune fille pour l'abriter du soleil.



« A quoi
rêves-tu,
jeune fille ? »



« Signal » compte de nombreux amis parmi les combattants. Les lettres du front en sont le témoignage. Elles parlent des photos de « Signal » qui ornent les murs des cantonnements, sur l'Atlantique, au cap Nord, en Afrique et à l'Est. « Signal » a reçu, dernièrement, une lettre d'un compositeur italien, officier pendant la campagne de Grèce :

Un beau jour, un numéro de « Signal » est tombé entre mes mains. Je l'ouvris et j'y vis le portrait d'une belle jeune fille blonde au regard lointain et rêveur.

« A quoi rêves-tu, jeune fille ? » demandait la légende. Je considérai une deuxième fois ce beau visage, puis fermai la revue et quittai la tente. Je ne sais plus très bien ce que je fis après. Seulement, vers le soir, j'eus de nouveau la vision de ces yeux rêveurs, comme si l'image de la belle jeune fille s'était fixée dans ma mémoire. Machinalement, je répétai : « A quoi rêves-tu, jeune fille ? » et je m'aperçus que ma voix avait pris une intonation singulière. Je répétai ces mots encore plusieurs fois et regagnai ma tente où j'écrivis la chanson ci-jointe. Les paroles sont d'un sous-officier de ma section.

Cette chanson a eu, ceci dit en toute modestie, un vrai succès aux représentations artistiques de notre division... Grâce à la jeune fille blonde de « Signal ».

C'est pourquoi je vous envoie la chanson. Après tout, elle appartient aussi un peu à « Signal ». Il ne me déplairait pas de la voir traduite en allemand. Les éditeurs Léonardi, de Milan, viennent justement de la publier. Ils ont déjà publié en Allemagne quelques-unes de mes compositions.

Mes meilleures salutations à toute la grande famille de « Signal ».

Lieutenant Michele MENICHINO,
Comando 780 reggimento fanteria
« Lupi di Toscana »
Posta Militare 95



Un tulle protège contre l'odieux moustique du bois marécageux. Ainsi, le saxophone peut jouer sans être gêné et... la lyre peut l'accompagner tranquillement.



GISELA UHLEN

joue dans

REMBRANDT

Un film TERRA
de HANS STEINHOFF



et dans les films de L'UFA

SCHICKSAL

*

ZWISCHEN HIMMEL UND ERDE

*

DER 5. JUNI



Signal



Epousailles

Osman Refat, fiancé et chef d'un régiment de volontaires tartares, avec son père le jour de ses noces

(Lisez notre reportage dans ce numéro)

Cliché du correspondant de guerre Gronefeld (PK)